

Diana Gabaldon

OUTLANDER

À l'encre de mon cœur

Partie I



La suite
INÉDITE
tant attendue



OUTLANDER

LIVRE-8

À l'encre de mon cœur

Partie I

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

Outlander, livre 1
Le chardon et le tartan

Outlander, livre 2
Le talisman

Outlander, livre 3
Le voyage

Outlander, livre 4
Les tambours de l'automne

Outlander, livre 5
La croix de feu

Outlander, livre 6
La neige et la cendre

Outlander, livre 7
L'écho des cœurs lointains
Partie I – Le prix de l'indépendance

L'écho des cœurs lointains
Partie II – Les fils de la liberté

DIANA
GABALDON
OUTLANDER

LIVRE-8

À l'encre de mon cœur

Partie I

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Philippe Safavi*



Titre original :
WRITTEN IN MY OWN HEART'S BLOOD

© Diana Gabaldon, 2014
Publié avec l'accord de l'auteur, c/o BAROR INTERNATIONAL, Inc.,
Armonk, New York, États-Unis.

Pour la traduction française :
© Éditions J'ai lu, 2016
© Les Éditions Libre Expression, Groupe Librex Inc.,
une société de Québecor Média, 2015

*Je dédie ce livre à TOUS ceux qui (outre moi) se sont démenés
comme des forcenés pour qu'il parvienne entre vos mains,
et plus particulièrement à :*

*Jennifer Hershey (responsable de l'édition, États-Unis)
Bill Massey (responsable de l'édition, Grande-Bretagne)
Kathleen Lord (alias « Hercule », réviseure)
Barbra Schnell (traductrice et camarade de tranchée, Allemagne)
Catherine MacGregor, Catherine-Ann MacPhee
et Adhamh Ó Broin (experts en gaélique)
Virginia Norey (alias « la Déesse du livre », dessinatrice-maquettiste)
Kelly Chian, Maggie Hart, Benjamin Dreyer, Lisa Feuer
et le reste de l'équipe de production de Random House.
Ainsi qu'à
Beatrice Lampe et Petra Zimmermann, à Munich.*

Simon ≈ Davina
Lord Lovat Porter

Brian = Ellen
Fraser Cairtriona
Sileas
MacKenzie

Janet = Ambrose
MacKenzie MacKenzie

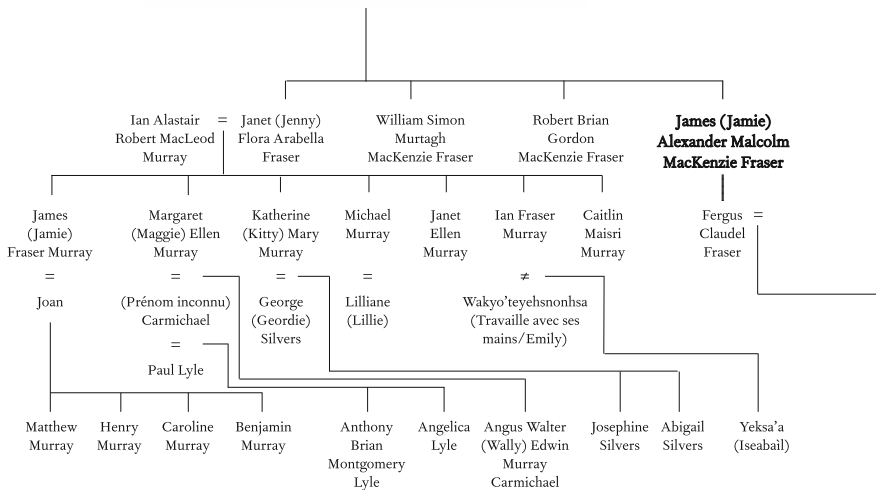
Flora
MacKenzie

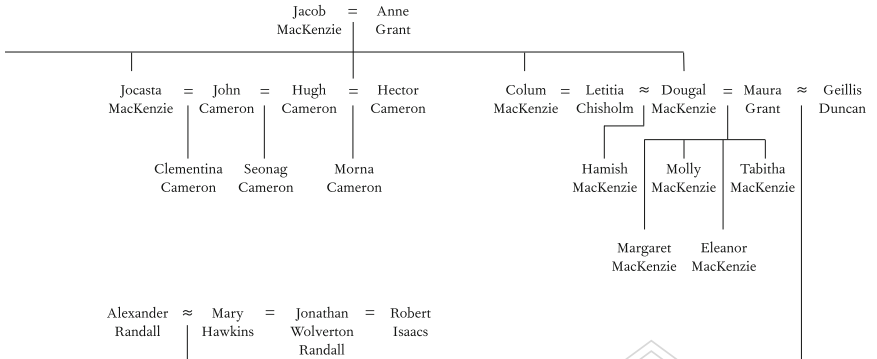
- = MARIÉ
- ≈ CONJOINT DE FAIT
- ≠ DIVORCÉ
- ENFANT
- ENFANT ADOPTÉ
- ENFANT ISSU D'UN MARIAGE PRÉCÉDENT



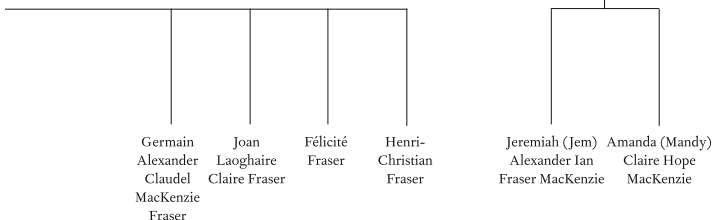
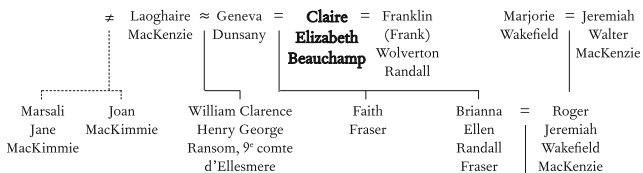
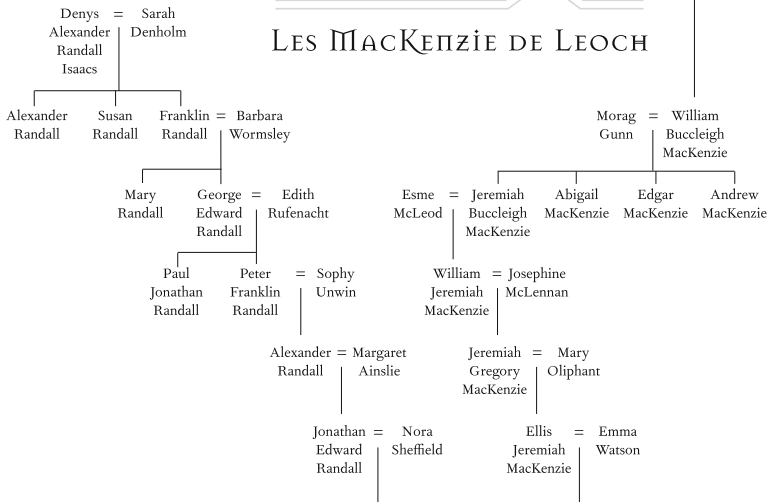
LES FRASER DE LOVAT

LA GÉNÉALOGIE DE OUTLANDER





LES MACKENZIE DE LEOCH



Prologue

DANS LA LUMIÈRE DE L'ÉTERNITÉ, le temps ne projette aucune ombre.

Vos vieillards songeront des songes ; vos jeunes hommes verront des visions. Mais les vieilles, elles, que voient-elles ?

Nous voyons la nécessité et nous faisons ce qu'il y a à faire.

Les jeunes femmes ne voient pas, elles sont ; la source de la vie s'écoule à travers elles.

Nous gardons la source, nous protégeons la lumière que nous avons allumée, la flamme que nous sommes.

Qu'ai-je vu ? Tu es la vision de ma jeunesse, le rêve constant de tous mes âges.

Me voici à nouveau sur le seuil de la guerre, citoyenne de nulle part, hors du temps, sans autre pays que le mien... et cette terre bordée non par l'océan mais par le sang, dont les seules frontières sont les contours d'un visage aimé depuis longtemps.

PREMIÈRE PARTIE

Nexus

1

Le poids des souvenirs

16 juin 1778

Quelque part en forêt, entre Philadelphie et Valley Forge

UNE PIERRE À LA MAIN, Ian Murray contempla le terrain qu'il avait choisi. C'était une petite clairière isolée, située en amont d'un entassement de grands rochers couverts de mousse, à l'ombre des sapins et au pied d'un grand cèdre rouge. Sans être inaccessible, on ne s'y promenait pas par hasard. C'était ici qu'il conduirait sa famille.

Fergus d'abord. Lui seul, peut-être. Mam l'avait élevé depuis qu'il avait dix ans. Avant elle, il n'avait pas eu de mère. Il la connaissait depuis plus longtemps que Ian et l'avait aimée autant que lui. *Peut-être même plus*. Ses remords accentuaient encore sa peine. Fergus était resté aux côtés de Mam à Lallybroch. Il avait veillé sur elle et sur le domaine, alors que lui était parti. La gorge nouée, il s'avança dans la petite clairière et déposa la pierre en son centre. Puis il recula et examina l'effet.

Non, cela n'allait pas. Il fallait deux cairns. Oncle Jamie et Mam étaient frère et sœur. Ici, la famille pourrait se recueillir sur leurs deux tombes et les pleurer ensemble. Peut-être que d'autres viendraient pour se souvenir et leur rendre hommage,

ceux qui avaient connu et aimé Jamie Fraser, mais pour qui Jenny Murray ne serait qu'un trou dans la...

Une douleur vive lui transperça le cœur quand il imagina sa mère enfouie sous terre. Elle s'atténua quand il se souvint qu'elle ne serait pas vraiment dans cette tombe, pour le transpercer à nouveau à l'idée de la savoir au fond de l'océan. La vision de sa mère et de son oncle se noyant était insoutenable. Peut-être s'étaient-ils accrochés l'un à l'autre, tentant désespérément de surnager le plus longtemps possible...

— *A dhia!* cria-t-il.

Il déposa une deuxième pierre et alla aussitôt en chercher d'autres. Il avait déjà vu des gens se noyer.

L'été était chaud. Les larmes se mêlaient à la sueur sur son visage et il s'arrêtait régulièrement pour s'essuyer le nez sur sa manche. Il avait noué un mouchoir sur son crâne pour retenir ses cheveux et éviter que sa transpiration ne lui pique les yeux. Il était trempé avant d'avoir entassé une bonne vingtaine de pierres sur chaque monticule.

Avant que leur père ne meure, ses frères et lui lui avaient construit un beau cairn dans le cimetière de Lallybroch, derrière la stèle sculptée qui portait son nom (et tous ses prénoms, même si cela avait coûté plus cher). Plus tard, lors des funérailles, les membres de la famille, suivis des métayers puis des domestiques, avaient défilé les uns après les autres pour ajouter leur pierre au poids du souvenir.

Donc, le premier serait Fergus. Ou... non ! À quoi pensait-il ? La première devait être tante Claire. Bien que n'étant pas écossaise, elle savait ce qu'était un cairn et serait peut-être réconfortée en voyant celui d'oncle Jamie. Oui, d'abord tante Claire, puis Fergus. Ce dernier en avait le droit : oncle Jamie était son père adoptif. Ensuite, Marsali et les enfants. Peut-être Germain était-il désormais assez grand pour accompagner Fergus. À dix ans, c'était presque un homme. En tout cas, il était assez mature pour comprendre et être traité comme un homme. Oncle Jamie était son grand-père. C'était conforme à la coutume.

Essoufflé, il recula de quelques pas et s'essuya le visage. Des insectes tournoyaient autour de lui en sifflant dans ses oreilles, avides de son sang. Ils se gardaient néanmoins de le piquer. Il avait ôté tous ses vêtements, ne conservant que son pagne, et s'était badigeonné le corps de graisse d'ours et de menthe, à l'iroquoise.

Il leva son visage vers le feuillage odorant de l'arbre.

— Veille sur eux, ô esprit du grand cèdre, murmura-t-il en dialecte iroquoien. Protège leurs âmes et garde leur présence près de toi aussi vivante que tes branches.

Il se signa puis fouilla dans l'épais terreau meuble autour de lui. Il lui fallait encore des pierres, au cas où un animal viendrait gratter les cairns et en disperserait quelques-unes. Dispersées comme ses pensées, qui erraient sans cesse d'un visage à l'autre. Sa famille, les habitants de Fraser's Ridge (y retournerait-il un jour ?), Brianna. Mon Dieu, Brianna...

Il se mordit la lèvre et sentit un goût de sel. Il se lécha puis se remit au travail, cherchant ici et là. Brianna était à l'abri, avec Roger Mac et les enfants. Comme il aurait aimé lui demander conseil... et encore plus à Roger Mac !

Vers qui se tournerait-il désormais quand il aurait besoin d'aide pour veiller sur tous les autres ?

Il songea à Rachel et le nœud dans sa gorge se desserra légèrement. Oui, si Rachel était avec lui... Elle était plus jeune que lui, ayant à peine dix-neuf ans, et, étant quakeresse, elle avait des idées très étranges sur les usages du monde. Néanmoins, avec elle à ses côtés, il aurait les deux pieds bien ancrés au sol. Encore fallait-il qu'elle veuille de lui. Il lui restait des choses à lui avouer et la perspective de cette conversation le remplissait d'angoisse.

Le visage de sa cousine Brianna réapparut dans son esprit et il s'y attarda : grande, avec un long nez et une ossature saillante comme son père... Ce qui invoqua l'image de son autre cousin, le demi-frère de Brianna. Bigre, William ! Que faire de lui ? Il ignorait sans doute la vérité, que Jamie Fraser était son vrai

père. Était-ce à lui de le lui dire ? De le conduire jusqu'ici et de lui expliquer ce qu'il avait perdu ?

Il dut gémir sans s'en rendre compte, car son chien Rollo redressa sa tête massive et l'observa, l'air inquiet.

— Là encore, je ne sais pas quoi faire, lui expliqua-t-il. Chaque chose en son temps, pas vrai ?

Rollo secoua son épaisse fourrure pour chasser les mouches, reposa sa tête sur ses pattes avant et reprit sa méditation paisible.

Ian se remit au travail, laissant ses pensées couler avec la sueur et les larmes. Il ne s'arrêta que lorsque le soleil couchant effleura le sommet de ses cairns, épuisé mais plus apaisé. Les deux tumulus lui arrivaient aux genoux, petits mais concrets.

Il resta immobile un moment, la tête vide, écoutant les oiseaux qui s'affairaient dans les hautes herbes et le souffle du vent dans les branches. Puis il expira profondément, s'accroupit et toucha l'un des cairns.

— *Tha gaol agam oirbh, a Mbàthair*, dit-il doucement. Mon amour est sur toi, Mère.

Il ferma les paupières et posa sa main écorchée sur l'autre monticule. La terre qui pénétrait dans ses plaies lui raidissait les doigts et lui procurait une sensation étrange, comme s'il pouvait les enfoncer sous les pierres et toucher ce dont il avait besoin.

Il respira lentement, sans bouger, puis rouvrit les yeux.

— Aide-moi, oncle Jamie, dit-il. Je ne crois pas pouvoir y arriver tout seul.

Le sale bâtard

WILLIAM RANSOM, NEUVIÈME COMTE D'ELLESMERE, vicomte d'Ashness et baron de Derwent, se rua dans Market Street en jouant des coudes parmi la foule, indifférent aux plaintes des passants qu'il bousculait.

Il ignorait où il allait et ce qu'il ferait une fois qu'il y serait. Il ne savait qu'une chose : s'il restait sur place, il exploserait.

Sa tête l'élançait tel un furoncle enflammé. Tout en lui palpait : sa main (il avait dû casser quelque chose, peu importait quoi) ; son cœur, qui martelait sa poitrine ; ses orteils (dans quoi avait-il donné un coup de pied ?). Pour faire bonne mesure, il en donna un autre dans un pavé déchaussé, le projetant au milieu d'un troupeau d'oies et déclenchant un concert de cacardements furieux. Les volatiles contre-attaquèrent en sifflant, crachant et lui frappant les mollets à grands coups d'ailes.

La foule s'écarta aussitôt pour éviter le nuage de plumes et de fientes. Outrée, la gardienne des oies lui asséna un coup de houlette sur l'oreille.

— Bâtard ! hurla-t-elle. Que le diable t'emporte, *dreckiger Bastard* !

Cette opinion fut reprise par plusieurs autres voix indignées et William bifurqua rapidement dans une ruelle, poursuivi par les insultes et les caquetages.

Il se frotta l'oreille, se cognant aux façades de part et d'autre de l'allée étroite. Il n'entendait plus qu'un mot qui résonnait de plus en plus fort dans sa tête : *bâtard*.

— Bâtard ! s'écria-t-il. Bâtard, bâtard, bâtard !

Hurlant à pleins poumons, il martela le mur en brique le plus proche de coups de poing.

— Qui est un bâtard ? demanda une voix derrière lui.

Il fit volte-face et vit une jeune femme qui l'observait avec curiosité. Elle l'examina de haut en bas, notant au passage sa respiration saccadée, les taches de sang sur les revers de son uniforme, les traînées de fientes d'oie sur ses bas. Son regard s'attarda un instant sur les boucles d'argent de ses souliers puis remonta vers son visage avec un regain d'intérêt.

— Moi, répondit-il d'une voix amère.

— Vraiment ?

Elle s'écarta de l'embrasure de la porte devant laquelle elle avait attendu et s'approcha. Elle était grande, mince, avait de jolis seins hauts et fermes que l'on distinguait clairement sous la fine mousseline de sa robe. Elle portait un jupon en soie, mais pas de corset. Pas de bonnet non plus ; sa chevelure retombait librement sur ses épaules. Une putain.

— J'ai toujours eu un faible pour les bâtards, dit-elle en lui touchant légèrement le bras. Vous êtes plutôt quel genre de bâtard, un coquin ou un vilain ?

— Un misérable bâtard, rétorqua-t-il.

Il fit une mine renfrognée en la voyant rire. Elle s'en aperçut, mais ne se laissa pas dissuader.

— Venez, dit-elle en le prenant par la main. Ce qu'il vous faut, c'est un petit remontant.

Il la vit baisser les yeux vers ses phalanges écorchées et sanglantes. Elle se mordit la lèvre, dévoilant une rangée de petites dents blanches. Elle ne parut pas effrayée pour autant. Malgré lui, il se laissa entraîner vers le porche sombre qu'elle avait quitté un peu plus tôt.

Pourquoi pas, après tout ? pensa-t-il avec une profonde lassitude. *Plus rien n'a d'importance.*

Où, comme d'habitude,
les femmes ramassent les morceaux

17, Chestnut Street, Philadelphie
Résidence de lord et de lady John Grey

WILLIAM AVAIT QUITTÉ LES LIEUX comme un coup de tonnerre et la maison semblait avoir été frappée par la foudre. Pour ma part, j'avais l'impression d'avoir survécu à un violent orage. J'avais les nerfs en pelote et les cheveux dressés sur la tête.

Jenny Murray était entrée au moment où William sortait. Si ma surprise de la voir était moins brutale que la série de chocs que je venais d'encaisser, je n'en restai pas moins sans voix. Je fixai mon ancienne belle-sœur avec de grands yeux ronds... quoique, en y repensant bien, elle fût toujours ma belle-sœur puisque Jamie était toujours vivant. *Vivant !*

Je l'avais tenu dans mes bras dix minutes plus tôt, et le souvenir de son corps contre le mien vibrait encore en moi tel le courant électrique dans un générateur. J'avais vaguement conscience de sourire comme une illuminée, en dépit du chaos, des scènes effroyables, du désarroi de William (si on pouvait qualifier de « désarroi » une telle explosion de colère), du danger couru par Jamie et d'une certaine appréhension quant à ce

qu'allaient dire Jenny et Mme Figg, la gouvernante et cuisinière de lord John.

Mme Figg, à la forme sphérique et à la peau d'un noir brillant, avait une fâcheuse tendance à glisser sans bruit derrière vous tel un dangereux roulement à billes.

— C'est quoi, ce cirque ? aboya-t-elle en se matérialisant brusquement derrière Jenny.

Celle-ci fit un bond, pivota, écarquilla les yeux et posa la main sur son cœur.

— Par tous les saints ! D'où sortez-vous ?

Je fus prise d'une soudaine envie de rire en dépit, ou peut-être à cause, des événements récents.

— Je te présente Mme Figg, annonçai-je. La cuisinière de lord John Grey. Madame Figg, voici Mme Murray, ma... euh... ma...

— Belle-sœur, déclara fermement Jenny.

Elle se tourna vers moi, un sourcil noir arqué.

— Si tu m'acceptes encore ? ajouta-t-elle.

Son regard était direct et franc. Mon envie de rire se mua aussitôt en une envie tout aussi forte de pleurer. Elle était la dernière source de réconfort à laquelle je m'étais attendue. J'inspirai profondément et tendis la main.

— Bien sûr que je t'accepte.

Nous ne nous étions pas séparées en bons termes en Écosse, mais nous avons été très proches autrefois et je ne pouvais laisser passer cette occasion de nous réconcilier.

Ses petits doigts fermes s'entrelacèrent avec les miens, les serrèrent fort et ce fut terminé. Nul besoin d'excuses ni de pardon. Contrairement à Jamie, elle n'avait jamais eu à porter un masque. Ses pensées et ses sentiments se lisaient dans ses yeux bleus félins, les mêmes que son frère. Elle savait désormais d'où je venais, tout comme elle savait que j'aimais et avais toujours aimé son frère de tout mon cœur, en dépit de la complication mineure d'être présentement mariée à un autre.

Elle soupira profondément, ferma les yeux un instant, puis les rouvrit et me sourit. Ses lèvres tremblaient légèrement.

— Bon, c'est bien gentil tout ça, mais... grommela Mme Figg.

Elle pivota lentement sur son axe et examina l'étendue des dégâts : la balustrade du palier du premier étage en partie arrachée, les balustres cassés de la rampe, les trous dans les boiseries, les traînées de sang laissées par William sur le mur de l'escalier, les pampilles en cristal du lustre éparpillées sur le sol et scintillant au soleil qui pénétrait par la porte d'entrée ouverte, fendue en son centre, penchant comme un ivrogne et n'étant plus retenue que par un gond.

— *Ah ben merde alors*^{*1}, murmura-t-elle.

Elle se tourna brusquement vers moi en plissant ses petits yeux noirs comme des cassis.

— Où est milord ?

— Ah, fis-je.

La situation était délicate. Si pratiquement personne ne trouvait grâce à ses yeux, elle était entièrement dévouée à John. Elle ne serait pas ravie d'apprendre qu'il avait été enlevé par...

— Oui, d'ailleurs, où est mon frère ? demanda Jenny.

Elle lançait des regards autour d'elle comme si elle s'attendait à le voir surgir de derrière le canapé.

— Oh, fis-je encore. Eh bien... c'est que... euh...

C'était plus que délicat, en raison de...

— Et mon petit William ? demanda Mme Figg en humant l'air. Il est passé par ici ; je sens cette horrible eau de Cologne dont il s'asperge.

L'air réprobateur, elle repoussa du bout de l'orteil un morceau de plâtre tombé du plafond.

Je pris une autre inspiration longue et profonde et me raccrochai au peu de santé mentale qu'il me restait.

1. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (N.d.T.)

— Madame Figg, auriez-vous l'amabilité de nous préparer du thé pour toutes les trois ? proposai-je.

Nous nous installâmes dans le petit salon, Mme Figg retournant régulièrement dans sa cuisine pour surveiller son ragoût de tortue.

— C'est qu'il ne faut pas laisser brûler la chair de tortue, nous expliqua-t-elle sévèrement en reposant le couvre-théière jaune matelassé sur la théière. Surtout que milord l'aime mijotée dans beaucoup de sherry, presque une bouteille entière. Ce serait dommage de gaspiller du bon alcool.

Mon estomac se retourna. Le ragoût de tortue généreusement arrosé de sherry évoquait en moi des images très puissantes et intimes associées à Jamie, à la fièvre délirante et à la manière dont un navire ballotté par la houle facilitait les rapports sexuels. Aucune de ces images ne me serait d'un grand secours pour la conversation qui allait suivre. Je me passai un doigt entre les sourcils en espérant dissiper le brouillard de confusion qui s'y était assemblé. L'air dans la maison était encore chargé d'électricité.

— En parlant de sherry..., dis-je à Mme Figg, vous n'auriez pas un petit quelque chose de fort sous la main ?

Elle me dévisagea d'un air songeur, puis acquiesça et alla chercher une carafe sur la console.

— Du cognac, voilà ce qu'il vous faut, déclara-t-elle en la déposant devant moi.

Jenny parut songeuse elle aussi, puis versa une bonne dose d'alcool dans ma tasse et autant dans la sienne.

— Je crois que je vais en avoir besoin moi aussi, précisa-t-elle.

Nous bûmes un moment en silence. Il m'aurait sans doute fallu quelque chose de plus corsé que du thé aromatisé au cognac pour calmer mes nerfs durement ébranlés par les événements récents (comme du laudanum ou un grand verre de whisky à boire cul sec), mais le liquide chaud et parfumé qui se répandit doucement dans mes entrailles fut d'une aide indéniable.

Jenny reposa sa tasse et m'interrogea du regard.

— Alors, dit-elle. Que se passe-t-il ?

Je rassemblai mes forces et lui fis un condensé des événements de la matinée.

Les yeux de Jenny ressemblaient d'une manière troublante à ceux de Jamie. Elle cligna des paupières une fois, deux fois, puis secoua la tête comme pour remettre ses idées en place, assimilant ce que je venais de lui dire.

— Donc, résuma-t-elle, Jamie est parti avec ton lord John, l'armée est à leurs trousses, le grand jeune homme que j'ai croisé sur le perron avec de la fumée qui lui sortait par les oreilles est son fils – bien sûr, même un aveugle s'en rendrait compte – et la ville grouille de soldats anglais. C'est bien ça ?

— Ce n'est pas vraiment « mon » lord John, rectifiai-je. Mais, oui, grosso modo, nous en sommes là. Apparemment, Jamie t'a parlé de William ?

Elle sourit par-dessus le bord de sa tasse.

— Oui, j'en suis heureuse pour lui. Mais quel est son problème à ce garçon ? Il semblait prêt à étripier quelqu'un.

— Que dites-vous ? demanda Mme Figg.

Elle déposa le plateau qu'elle venait d'apporter, le pot à lait et le sucrier en argent cliquetant comme des castagnettes.

— William est le fils de *qui* ?

Je bus une autre gorgée fortifiante de thé. Mme Figg savait que j'avais été mariée à un certain James Fraser, dont j'étais théoriquement la veuve, mais rien de plus.

Je m'éclaircis la gorge.

— Eh bien... Le... euh... le grand monsieur aux cheveux roux qui est venu ce matin, vous l'avez vu ?

— Oui, répondit-elle avec un air suspicieux.

— Vous l'avez bien regardé ?

— Quand il a frappé à la porte et a demandé où vous étiez, je n'ai guère eu le temps d'examiner son visage. En revanche, j'ai bien vu son derrière quand il m'a poussée et a grimpé l'escalier quatre à quatre.

— Effectivement, vue de cet angle, la ressemblance est sans doute moins frappante. Hum... ce monsieur est James Fraser, mon... euh...

Dire mon « premier mari » eût été inexact, tout comme mon « mari précédent », ou encore « feu mon mari ». J'optai pour le plus simple.

— Mon mari et... euh... le père de William.

Mme Figg ouvrit grande la bouche, mais aucun son n'en sortit. Elle recula lentement et se laissa tomber sur un pouf tapissé au point de croix. Après un moment de réflexion, elle demanda :

— William le sait ?

Je fis un geste vers la cage d'escalier dévastée que l'on apercevait clairement par la porte du petit salon.

— Maintenant, oui, répondis-je.

— *Ah ben merde alors**... Je veux dire, que le saint Agneau de Dieu nous protège !

Le second mari de Mme Figg était un pasteur méthodiste et elle s'efforçait de lui faire honneur. Toutefois, elle avait auparavant été mariée à un Français, un joueur professionnel. Ses petits yeux se fixèrent sur moi comme des crans de mire.

— C'est vous sa mère ?

Je m'étranglai sur ma gorgée de thé.

— Non, répondis-je en m'essuyant le menton avec ma serviette. La situation est déjà suffisamment compliquée.

En réalité, elle l'était bien plus, mais je n'étais pas prête à expliquer les circonstances de la naissance de William, que ce soit à Mme Figg ou à Jenny. Jamie avait dû confier à sa sœur le nom de celle qui était la mère de William, mais il avait sans doute omis de préciser que Geneva Dunsany l'avait contraint de la rejoindre dans son lit en menaçant sa famille. Aucun homme de caractère n'avouerait de bon cœur avoir cédé au chantage d'une jeune fille de dix-huit ans.

— La mère de William est morte en lui donnant naissance et son père l'a suivie dans la tombe peu après, expliquai-je.

C'est sa tante, lady Isobel, qui s'est occupée de lui, ainsi que lord John, qui est devenu son tuteur légal. Lord John a épousé Isobel, et tous deux ont élevé William comme leur fils. Isobel est morte lorsqu'il avait onze ans.

Mme Figg m'écouta patiemment, mais elle n'allait pas se laisser distraire aussi facilement de la question principale.

Elle pianota sur son genou avec ses gros doigts carrés et lança un regard accusateur à Jenny.

— Ce James Fraser, comment se fait-il qu'il ne soit pas mort ? On m'avait dit qu'il s'était noyé.

Se tournant vers moi, elle ajouta :

— Quand il a appris la nouvelle, j'ai bien cru que milord allait se jeter dans le port.

Je fermai les yeux, traversée par un violent frisson. L'horreur de la nouvelle déferlait à nouveau sur moi telle une vague d'eau glacée et salée. Même avec la sensation de sa peau encore sous mes doigts et la preuve irréfutable qu'il était toujours de ce monde, je revivais la douleur écrasante d'apprendre sa mort.

— Sur ce point, je peux éclairer votre lanterne.

Je rouvris les yeux et vis Jenny laisser tomber un morceau de sucre dans sa tasse à nouveau remplie.

— Mon frère et moi devions embarquer à Brest à bord de l'*Euterpe*, expliqua-t-elle à Mme Figg. Sauf que ce malandrin de capitaine a mis les voiles sans nous. Mal lui en prit !

En effet, comme John et moi l'avions appris, l'*Euterpe* avait sombré corps et biens au milieu de l'Atlantique au cours d'une tempête.

— Jamie nous a dégoté un autre navire, mais celui-ci a accosté en Virginie et nous avons dû remonter la côte, tantôt en carriole tantôt en paquebot, tout en évitant les soldats.

Elle se tourna vers moi et ajouta en aparté :

— Au fait, ces aiguilles que tu as données à Jamie contre le mal de mer sont miraculeuses. Il m'a montré comment les lui planter dans la peau.

Elle se redressa et poursuivit son récit :

— Nous ne sommes arrivés à Philadelphie qu’hier. Nous avons attendu la nuit pour nous faufiler comme deux voleurs jusqu’à l’imprimerie de Fergus. Seigneur, j’ai bien cru une douzaine de fois que mon cœur allait s’arrêter !

En la voyant sourire, je fus frappée par le changement en elle. Elle portait encore l’ombre du chagrin sur son visage. Elle était maigre et éprouvée par son voyage, mais la douloureuse tension due à la longue agonie de son mari, Ian, avait disparu. Ses joues avaient retrouvé de la couleur et il y avait dans ses yeux une lumière que je n’y avais pas vue depuis que j’avais fait sa connaissance, trente ans plus tôt. Elle semblait avoir trouvé la paix, ce qui me procura une joie qui apaisa un peu mon âme troublée.

— ... Donc, Jamie frappe à la porte de service et personne ne répond. Pourtant, on distinguait la lumière d’un feu à travers les volets. Il frappe à nouveau, jouant une petite mélodie.

Elle crocheta son index et tapa sur la table avec son articulation. *Boum-ba-da-boum-ba-da-boum-boum-boum*. Mon cœur fit un léger bond quand je reconnus le générique du feuilleton télévisé *The Lone Ranger*, que Brianna lui avait appris.

— ... Au bout d’un moment, une femme crie d’une voix sèche : « Qui est là ? » Jamie répond en gaélique : « Ouvre, ma fille. C’est ton pauvre père qui a froid, et faim, et qui est mouillé. » Il faut dire qu’il tombait des cordes et que nous étions trempés jusqu’aux os.

Elle se balançait légèrement sur son fauteuil, tout entière à son récit.

— ... La porte s’entrouvre, juste d’un filet, et Marsali apparaît en pointant un pistolet à silex. Ses deux filles se tenaient derrière elle, féroces comme deux archanges, chacune brandissant une billette et prête à casser les tibias des intrus. Quand elles ont vu le visage de Jamie à la lumière du feu, elles ont poussé des cris à réveiller les morts. Elles se sont jetées sur lui et l’ont entraîné à l’intérieur, parlant toutes en

même temps, lui demandant s'il était un fantôme et comment il ne s'était pas noyé. C'est ainsi que nous avons appris que l'*Euterpe* avait sombré. (Elle se signa.) Qu'elles reposent en paix, pauvres âmes !

Je me signai à mon tour et Mme Figg me lança un regard de biais. Elle n'avait pas réalisé que j'étais papiste.

— J'ai suivi Jamie à l'intérieur, bien sûr, poursuivit Jenny. Tout le monde s'affairait dans tous les sens sans cesser de parler, allant chercher des vêtements secs et des boissons chaudes. J'étais fascinée car c'était la première fois que j'entrais dans une imprimerie. Les odeurs de papier, d'encre et de plomb m'émerveillaient. Puis j'ai senti qu'on tirait sur ma jupe. Un petit bout d'homme au visage doux m'a demandé : « Qui êtes-vous, *madame** ? Voulez-vous un peu de cidre ? »

— Henri-Christian, murmurai-je, attendrie.

Jenny acquiesça.

— Je lui ai répondu : « Je suis Janet, ta grand-mère. » Il a ouvert de grands yeux ronds puis il a enroulé ses bras autour de mes jambes et m'a serrée si fort que je suis tombée à la renverse sur le canapé. J'ai sur la fesse un bleu de la taille de ta main.

Je sentis un peu de la tension qui me tenaillait se relâcher. Naturellement, Jenny avait été préalablement informée qu'Henri-Christian, le benjamin de Marsali, était nain, mais le savoir et le voir étaient parfois deux choses bien différentes. Apparemment, pas pour Jenny.

Mme Figg avait suivi toute l'histoire avec intérêt, tout en maintenant une certaine réserve. En entendant parler d'une imprimerie, elle se tendit légèrement.

— Ces gens... Marsali, c'est votre fille, madame ?

Je devinais ses pensées. Tout Philadelphie savait que Jamie était un rebelle et, par extension, que j'en étais une aussi. C'était pour parer à mon arrestation imminente que John avait tenu à ce que nous nous mariions, après avoir appris la mort présumée de Jamie. L'allusion à une presse d'imprimerie dans Philadelphie

occupée par les Anglais soulevait inévitablement la question de savoir qui imprimait quoi.

— Non, répondit Jenny. Son mari est le fils adoptif de mon frère. Mais, selon la tradition des Highlands, ayant élevé Fergus depuis qu'il était tout petit, je suis aussi sa mère adoptive.

Mme Figg cligna des yeux. Elle s'était efforcée jusque-là de suivre la généalogie alambiquée de la famille, mais cette fois elle capitula. Elle secoua la tête en faisant voler comme des antennes les rubans roses de son bonnet.

— Mais où fichtre... je veux dire, où donc votre frère est-il allé avec milord ? demanda-t-elle. Dans cette imprimerie, vous croyez ?

Jenny et moi échangeâmes un regard.

— J'en doute, répondis-je. Je pense plutôt qu'il a quitté la ville en utilisant John... c'est-à-dire lord John, comme un otage au cas où ils rencontreraient un barrage de soldats. Il le libérera sûrement dès qu'ils seront assez loin.

Mme Figg émit un grognement de réprobation.

— À moins qu'il ne le conduise à Valley Forge et le livre aux rebelles, grommela-t-elle.

— Oh, je ne crois pas, dit Jenny sur un ton apaisant. Pourquoi voudraient-ils de lui, après tout ?

Mme Figg sourcilla, choquée qu'on puisse ne pas accorder autant de valeur qu'elle à « Sa Seigneurie ». Néanmoins, après avoir longuement plissé les lèvres, elle admit que c'était une possibilité.

— Il ne portait pas son uniforme, n'est-ce pas, milady ? me demanda-t-elle.

Je fis non de la tête. John n'était plus en service. Bien que techniquement toujours lieutenant-colonel dans le régiment de son frère, il était venu dans les colonies en tant que diplomate et ne combattait plus. Il ne portait donc son uniforme que pour des cérémonies ou quand il devait intimider quelqu'un. Habillé en civil, il passerait pour un simple citoyen et, par conséquent, ne représenterait pas un intérêt particulier pour les troupes du général Washington, à Valley Forge.

Quoi qu'il en soit, Jamie ne se rendait pas à Valley Forge. Je savais, avec une certitude absolue, qu'il reviendrait me chercher.

Cette pensée s'épanouit dans le creux de mon ventre et se répandit dans ma poitrine avec une chaleur qui me fit enfouir le nez dans ma tasse afin de cacher mon émotion.

Vivant. Je caressai ce mot, le berçai au tréfonds de mon cœur. Jamie était vivant. Bien qu'heureuse de voir Jenny et, plus encore, qu'elle m'ait tendu un rameau d'olivier, je n'avais qu'une envie : remonter dans ma chambre, refermer la porte, fermer les yeux et revivre les secondes qui avaient suivi sa réapparition, quand il m'avait prise dans ses bras, m'avait plaquée contre le mur et m'avait embrassée. La seule réalité tangible de sa présence avait été tellement bouleversante que je me serais effondrée sur le sol si ce mur ne m'avait soutenue.

Vivant, me répétais-je en silence. *Il est vivant.*

Rien d'autre n'avait d'importance. Cependant, je me demandai brièvement ce qu'il avait bien pu faire de John.

Ne pose pas de question
dont tu ne veux pas entendre la réponse

En forêt, à une heure de cheval de Philadelphie

JOHN GREY ÉTAIT RÉSIGNÉ À MOURIR. Il s'y attendait depuis l'instant où il avait lâché : « J'ai connu votre femme charnellement. » La seule question était de savoir si Fraser l'abattrait d'une balle de pistolet, le larderait de coups de couteau ou l'éviscérerait à mains nues.

Que le mari cocu le regarde calmement et se contente de demander « Ah ? Pour quelle raison ? » n'était pas seulement inattendu, c'était... scandaleux. Absolument scandaleux.

— « Pour quelle raison ? » répéta John Grey, interloqué. Vous m'avez bien demandé « pour quelle raison » ?

— En effet et j'aimerais une réponse.

Maintenant qu'il avait rouvert les yeux, il pouvait constater que le calme apparent de Fraser n'était que de façade. Une petite veine tressautait près de sa tempe. Il avait légèrement fléchi les genoux, déplaçant son poids sur une jambe comme un homme témoin d'une rixe entre deux ivrognes dans une taverne, peu disposé à s'en mêler mais prêt à réagir s'il le fallait. Pour un motif pervers, Grey préférait cette attitude.

— Que voulez-vous dire par « pour quelle raison » ? insista-t-il, irrité. Et, à propos, comment se fait-il que vous soyez vivant ?

— Je me pose souvent la question, répondit poliment Fraser. J'en déduis que vous me croyiez mort ?

— Oui, comme votre femme. Avez-vous une idée de ce qu'elle a vécu en apprenant que vous vous étiez noyé ?

Les yeux bleu sombre de Fraser se plissèrent légèrement.

— Voudriez-vous me faire croire que la nouvelle de ma mort l'a affectée au point qu'elle en a perdu la raison et vous a traîné de force dans son lit ?

Grey allait rétorquer, mais Fraser ne lui en laissa pas le temps.

— ... Parce que, à moins de m'être profondément mépris sur la nature de vos inclinations, il faudrait vraiment vous faire violence pour vous contraindre de vous livrer à un tel acte. Je me trompe ?

Grey le dévisagea un moment sans répondre, puis ferma les yeux et se frotta le visage des deux mains.

— Non, vous ne vous êtes pas mépris, répondit-il sans desserrer les dents. Et, oui, vous vous trompez.

Perplexe, Fraser haussa ses sourcils roux.

— Quoi, c'est le « désir » qui vous a poussé dans son lit ? demanda-t-il d'une voix un peu trop haut perchée. Et elle se serait laissé faire ? Je ne vous crois pas.

Une rougeur commençait à grimper tel un rosier dans le cou de Fraser. Grey avait déjà assisté à ce phénomène une fois et décida, non sans une certaine hardiesse, que sa meilleure défense, et la seule, était d'exploser le premier.

— Nous vous croyions mort, sombre crétin ! s'écria-t-il. Vous m'entendez ? Mort ! Puis, un soir que nous avons bu un peu trop... un peu beaucoup trop... nous avons parlé de vous... et... une chose entraînant l'autre... Vous ne comprenez donc pas ? Nous ne forniquions pas l'un avec l'autre, c'est vous que nous baisions !

Les traits de Fraser se vidèrent soudain de toute expression. Grey savoura cette vision l'espace d'une fraction de seconde

avant de recevoir un poing massif juste sous les côtes. Il fut projeté en arrière, tituba et s'effondra sur le sol. Il resta couché dans les feuilles, le souffle coupé, ouvrant et fermant la bouche comme une carpe hors de l'eau.

Soit, pensa-t-il vaguement. Ce sera à mains nues.

Les mains en question se refermèrent sur son col et le hissèrent debout. Il parvint à garder l'équilibre et à faire entrer un filet d'air dans ses poumons. Le visage de Fraser se trouvait à deux centimètres du sien, si près qu'il ne voyait plus que deux yeux bleus injectés de sang, tous deux brillant d'une lueur démente. Cela lui suffit. Il sentit un grand calme l'envahir. Il n'y en avait plus pour longtemps.

— Vous allez me dire exactement ce qu'il s'est passé, sale petit pervers, siffla Fraser en projetant sur son visage son haleine chaude et sentant la bière. Je veux savoir le moindre mot, connaître le moindre geste. Tout !

Grey trouva juste assez de souffle pour répondre.

— Non. Allez-y, tuez-moi.

Fraser le secoua si violemment que ses dents s'entrechoquèrent et qu'il se mordit la langue. Il émit un son étranglé et un poing qu'il n'avait pas vu partir s'écrasa sur son œil gauche. Il retomba en arrière, son crâne explosant dans un nuage de couleurs et de points noirs, tandis qu'une puissante odeur de terreau lui envahissait les narines. Fraser le releva sur ses pieds puis marqua une pause, s'interrogeant sans doute sur la meilleure manière de poursuivre sa vivisection.

Entre le bourdonnement du sang dans ses oreilles et le souffle rauque de Fraser, Grey n'entendit rien, mais lorsqu'il ouvrit prudemment son œil intact pour voir d'où viendrait le prochain coup, il aperçut l'autre homme. Une brute crasseuse portant une veste de chasse à franges les observait d'un air abruti sous un arbre.

— Jethro ! beugla-t-il en serrant plus fermement son fusil.

D'autres hommes sortirent des buissons. Un ou deux d'entre eux portaient un semblant d'uniforme alors que les autres étaient vêtus d'habits en étoffe du pays. La plupart étaient coiffés d'un étrange bonnet phrygien en tricot qui leur tombait sur les oreilles et qui, à travers l'œil larmoyant de Grey, leur donnait une inquiétante allure d'obus vivants.

Les épouses qui avaient sans doute confectionné ces « bonnets de la liberté » les avaient ornés de devises telles que *LIBERTÉ* ou *INDÉPENDANCE*. Une tricoteuse particulièrement sanguinaire avait inscrit *À MORT!* sur celui de son mari. Le mari en question était un petit maigrichon portant des lunettes dont un verre était cassé.

Fraser s'était figé en entendant les hommes approcher. Il se tourna vers eux avec l'air d'un ours acculé par des limiers. Ils s'arrêtèrent à une distance prudente.

Grey posa la main sur son foie, qui avait sûrement éclaté, et s'efforça de respirer. Il allait avoir besoin de tout son souffle.

— Qui êtes-vous, vous ? demanda l'un des hommes en pointant un long bâton vers Jamie.

— Colonel James Fraser, de l'unité des Morgan's Rifles, répondit sèchement ce dernier. Et vous ?

L'homme fut déconcerté, puis se ressaisit rapidement et bomba le torse.

— Caporal Jethro Woodbine, des Dunning's Rangers, aboyait-il.

Il fit un signe de tête à ses compagnons, qui se déployèrent aussitôt et encerclèrent la clairière.

— Et votre prisonnier, c'est qui ?

Grey sentit son ventre se nouer, ce qui, compte tenu de l'état de ses viscères, fut douloureux. Il n'attendit pas que Jamie réponde à sa place.

— S'il faut vraiment que vous le sachiez, je suis lord John Grey.

Ses méninges tournaient à toute allure, essayant d'évaluer si ses chances de survie étaient meilleures avec Jamie Fraser ou

avec cette bande d'excités. Quelques instants plus tôt, il s'était résigné à l'idée de mourir sous les coups de l'Écossais. Toutefois, comme bon nombre d'idées, celle-ci était plus séduisante en théorie qu'en pratique.

Son nom sembla dérouter les hommes. Ils marmonnèrent entre eux en lui lançant des regards incertains.

— Il a pas d'uniforme, observa l'un d'eux à voix basse. Si ça se trouve, c'est même pas un soldat. Dans ce cas, il ne nous intéresse pas, hein ?

— Au contraire, répondit Woodbine, qui avait retrouvé un peu de son aplomb. Si le colonel Fraser l'a capturé, il a sûrement une raison ?

Jamie ne répondit pas. Il gardait les yeux rivés sur Grey.

— Il fait partie de l'armée.

Toutes les têtes se tournèrent vers celui qui venait de parler, qui n'était autre que le gringalet aux lunettes cassées. Il ajusta celles-ci pour mieux examiner Grey à travers le verre intact. Il l'inspecta avec un œil bleu délavé, puis hocha la tête, plus convaincu.

— Ouais, c'est bien un militaire, confirma-t-il. Je l'ai vu dans son uniforme à Philadelphie. Il était assis sur la véranda d'une maison, dans Chestnut Street. C'est un officier.

— Ce n'est pas un soldat, déclara fermement Fraser en se tournant vers le bigleux.

— Pourtant, je l'ai vu comme je vous vois, marmonna l'homme.

Il baissa les yeux et ajouta, en un murmure presque inaudible :

— Il avait des galons dorés.

— Mmm... fit Jethro Woodbine en s'approchant de Grey et en l'examinant attentivement. Avez-vous quelque chose à dire pour votre défense, lord Grey ?

— Lord John, rectifia Grey en ôtant un fragment de feuille sur sa langue. Je ne suis pas un pair du royaume, ce titre est détenu par mon frère. Grey est mon patronyme. Quant à être soldat, je l'ai été. J'ai conservé mon rang dans mon ancien

régiment, mais je n'ai plus de commission active. Cela vous suffira-t-il ou désirez-vous également savoir ce que j'ai mangé ce matin au petit déjeuner ?

Il les provoquait, ayant décidé qu'il préférerait partir avec Woodbine et subir l'interrogatoire des continentaux plutôt que de répondre à d'autres questions de Fraser. Ce dernier l'observait en plissant les yeux et il dut lutter contre l'envie de détourner les siens.

C'est la vérité, pensa-t-il en le défiant du regard. *Je vous ai dit la vérité. À présent, vous la connaissez.*

Oui, répondirent les yeux froids de Fraser. *Et vous imaginez que je vais l'accepter aussi facilement ?*

Fraser lui tourna délibérément le dos et concentra son attention sur Woodbine.

— Ce n'est pas un soldat, répéta-t-il. Je l'ai fait prisonnier parce que je souhaitais l'interroger.

— À quel sujet ?

— Cela ne vous concerne pas, monsieur Woodbine.

Il avait répondu sur un ton calme, mais glacial. Toutefois, Jethro Woodbine n'était pas né de la dernière pluie et tenait à le faire savoir.

— J'en serai seul juge, monsieur, déclara-t-il.

Il marqua une pause, puis demanda :

— Et d'ailleurs, qui nous dit que vous êtes bien celui que vous dites, hein ? Vous n'êtes pas en uniforme non plus. Hé, les gars ! Y en a un parmi vous qui l'a déjà vu ?

Les gars en question parurent surpris. Ils échangèrent des regards hésitants. Plusieurs d'entre eux firent non de la tête.

Enhardi, Woodbine déclara :

— Très bien, puisque vous ne pouvez pas prouver qui vous êtes, je crois bien qu'on va emmener votre prisonnier au camp pour l'interroger.

Une nouvelle idée lui vint et il esquissa un sourire mauvais.

— On devrait peut-être vous emmener, vous aussi ?

Fraser resta parfaitement immobile, respirant lentement et fixant Woodbine comme un tigre aurait fixé un hérisson. Oui, il pouvait l'avaler d'une bouchée, mais en valait-il la peine ?

— Emmenez-le si vous voulez, répondit-il soudain en s'écartant de Grey. Je suis attendu ailleurs.

Woodbine avait redouté une résistance. Il battit des paupières, déconcerté, et leva légèrement son bâton. Cependant, il ne broncha pas quand Fraser tourna les talons et traversa la clairière. Juste avant de pénétrer sous les arbres, il se retourna et lança un regard menaçant à Grey.

— Nous n'en avons pas terminé, monsieur, s'écria-t-il.

Grey redressa le dos, ignorant la douleur dans son ventre et les larmes qui suintaient de son œil blessé.

— À votre service, monsieur ! rétorqua-t-il.

Fraser le dévisagea encore un instant d'un air torve, puis s'enfonça dans le feuillage sans prêter la moindre attention à Woodbine et à ses hommes. Plusieurs d'entre eux jetèrent des regards vers le caporal, dont le visage reflétait l'indécision. Grey ne la partageait pas. Juste avant que la haute silhouette de Fraser ne disparaisse dans la forêt, il mit ses mains en porte-voix et hurla :

— Je ne regrette rien !

Les jeunes hommes et leurs émois

B IEN QUE CAPTIVÉE PAR L'HISTOIRE de William et des circonstances théâtrales dans lesquelles il avait découvert l'identité de son géniteur, Jenny était plus intéressée par le sort d'un autre jeune homme.

— Sais-tu où est Petit Ian ? me demanda-t-elle avec empressement. A-t-il retrouvé sa jeune demoiselle, la quakeresse dont il m'a parlé ?

Je me détendis légèrement. Dieu merci, Petit Ian et Rachel Hunter ne figuraient pas sur ma liste de situations désastreuses. Du moins, pas pour le moment.

— Oui, il l'a retrouvée, répondis-je avec un sourire. En revanche, j'ignore où il est. Je ne l'ai pas vu depuis plusieurs jours, mais il s'absente souvent pour de longues périodes. Il effectue des missions de reconnaissance pour l'armée continentale. Depuis que celle-ci a pris ses quartiers d'hiver à Valley Forge, elle a moins besoin d'éclaireurs, mais il s'y rend souvent parce que Rachel s'y trouve.

— Comment ? s'étonna Jenny. Que fait-elle là-bas ? Je croyais les quakers contre les guerres ?

— Oui, ils le sont plus ou moins, mais son frère Denzell est chirurgien militaire. C'est un vrai médecin, pas un vétérinaire ni un de ces charlatans que l'armée emploie généralement.

Il travaille à Valley Forge depuis novembre dernier. Rachel va et vient entre le camp et Philadelphie. Elle peut franchir les postes de garde et en profite pour transporter des provisions et des médicaments. Comme elle assiste Denzell avec ses patients, elle passe le plus clair de son temps avec lui.

Jenny se pencha en avant, le regard intense.

— Est-ce une bonne fille ? Et crois-tu qu'elle aime Ian ? D'après ce qu'il m'en a dit, il est fou amoureux d'elle, mais il ne lui a pas encore révélé ses sentiments, ne sachant pas comment elle le prendra. Il n'était pas sûr qu'elle l'accepte tel... tel qu'il est.

Elle fit un bref geste qui englobait la trajectoire de Petit Ian, de jeune adolescent dans les Highlands à guerrier iroquois.

— Dieu sait qu'il ne fera jamais un bon quaker, ajouta-t-elle. Je suppose qu'il en est conscient.

Je me mis à rire, même si le sujet était grave. Je me demandai ce que penserait une assemblée d'Amis d'un tel couple. Elle serait sans doute scandalisée. D'un autre côté, j'ignorais tout sur les mariages quakers.

— Elle est adorable, l'assurai-je. Extrêmement sensée, compétente et, visiblement, amoureuse de Petit Ian, même si je ne pense pas qu'elle le lui ait dit non plus.

— Ah. Tu connais ses parents ?

— Ils sont morts tous les deux quand elle était petite. Elle a été élevée par une veuve de la communauté quaker, puis elle est venue tenir la maison de son frère quand elle a eu seize ans environ.

— Vous parlez de la petite quakeresse ? demanda Mme Figg.

Elle venait d'entrer avec un vase rempli de roses d'été. Un parfum de myrrhe et de sucre envahit la pièce. Jenny inhala profondément et se redressa sur son siège.

— Mercy Woodcock ne tarit pas d'éloges à son sujet, poursuivit la cuisinière. Elle passe chez elle chaque fois qu'elle vient en ville, pour rendre visite au jeune homme.

— Quel jeune homme ? demanda Jenny, soudain soupçonneuse.

Je me hâtai d'expliquer :

— Henry, le cousin de William. Rachel les connaît tous les deux. Denzell et moi avons réalisé sur lui une intervention chirurgicale très délicate cet hiver. Rachel vient régulièrement prendre des nouvelles de sa santé. Mme Woodcock est la logeuse de Henry.

Cela me rappela que j'étais censée passer voir Henry dans la journée. Le bruit courait que les soldats anglais quittaient la ville et je devais m'assurer qu'il était en état de voyager. Quand je l'avais examiné, une semaine plus tôt, je l'avais trouvé en meilleure forme, mais il ne pouvait encore faire que quelques pas, soutenu par Mercy Woodcock.

Et que se passera-t-il avec Mercy Woodcock ? me demandai-je avec un pincement au cœur. Tout comme John, j'avais constaté l'affection réelle et profonde entre la jeune Noire affranchie et son locataire aristocratique. J'avais rencontré le mari de Mercy, très grièvement blessé lors de l'exode du fort Ticonderoga, un an plus tôt. Personne n'ayant eu de nouvelles de lui depuis, il était fort probable qu'il soit mort peu après avoir été fait prisonnier par les Anglais.

Toutefois, la possibilité que Walter Woodcock revienne miraculeusement d'entre les morts (cela arrivait, j'avais l'immense joie de pouvoir en attester) n'était pas le plus gros de leurs soucis. Je doutais que le frère de John, le duc de Pardloe, un homme aux idées bien arrêtées, serait ravi d'apprendre que son fils cadet comptait épouser la veuve d'un menuisier, quelle que soit la couleur de sa peau.

Pour en revenir aux quakers, il y avait aussi sa fille Dottie, fiancée à Denzell Hunter. Qu'en penserait M. le duc ? John, qui aimait les paris, donnait à Dottie cinquante pour cent de chances de l'emporter sur son père dans l'affrontement qui ne manquerait pas de se produire.

Je secouai la tête, écartant la douzaine de problèmes auxquels je ne pouvais rien. Pendant que j'avais l'esprit ailleurs, Jenny et Mme Figg discutaient du départ précipité de William.

La gouvernante lança un regard inquiet vers les traces de sang sur le mur de l'escalier.

— Je me demande bien où il a pu aller.

Avec toute l'expertise d'une épouse, d'une sœur et d'une mère de plusieurs garçons, Jenny répondit :

— Se chercher une bonne bouteille, une bagarre ou une femme. Peut-être les trois.

Dans Elfreth's Alley

Il était midi passé. Les seules voix audibles dans la maison étaient un pépiement lointain de femmes. Lorsqu'ils passèrent devant le salon, il était vide. Ils ne croisèrent personne dans l'escalier aux marches usées tandis qu'il suivait la jeune femme vers sa chambre. Cela lui procura une étrange sensation, comme s'il était invisible. C'était aussi bien car il ne demandait qu'à disparaître tant il se dégoûtait lui-même.

Elle passa devant lui et ouvrit grands les volets. Il aurait voulu lui demander de les refermer. Dans la lumière crue du jour, il se sentait exposé. Toutefois, c'était l'été. La pièce chaude sentait le renfermé et il transpirait déjà à grosses gouttes. Un courant d'air entra dans la chambre, chargé d'odeurs de sève et de la pluie récente. Un rayon de soleil illumina brièvement le sommet du crâne de la jeune femme, le faisant luire comme la surface d'un marron frais. Elle se tourna vers lui et sourit.

— Commençons par le plus important, annonça-t-elle. Ôtez votre veste et votre gilet avant d'étouffer.

Sans attendre de savoir s'il s'exécuterait, elle se tourna vers la table de toilette et versa l'eau d'une aiguière dans la bassine. Puis, reculant, elle lui montra une serviette et un fragment de savon posé sur la table en bois usé.

— Je vais nous chercher quelque chose à boire, d'accord ?

Là-dessus, elle ressortit et ses pieds nus résonnèrent dans l'escalier.

Il commença à se déshabiller mécaniquement en regardant la bassine d'un air absent jusqu'à ce qu'il se souvienne que, dans les bonnes maisons, il était exigé des clients qu'ils lavent leurs parties intimes avant toute transaction. Il s'était déjà trouvé dans une situation similaire une fois auparavant, sauf que la putain s'était chargée de lui faire sa toilette. Elle avait manié le savon avec une telle application que l'affaire avait été terminée en quelques minutes, devant la bassine.

Ce souvenir lui fit monter le sang aux joues. Il ouvrit rageusement sa braguette en arrachant un bouton. Il palpait toujours des pieds à la tête, mais ses sensations commençaient à se canaliser.

Ses doigts étaient maladroits. Il jura dans sa barbe en voyant ses articulations écorchées lors de son départ tumultueux de chez son père. Non, pas de chez son foutu père, de chez lord John.

— Salaud ! cracha-t-il. Tu savais. Tu l'as toujours su !

Cela le rendait encore plus fou de rage que l'horrible révélation sur l'identité de son père. Lord John Grey, son beau-père, l'homme qu'il avait tant aimé, en qui il avait eu toute confiance, lui avait menti toute sa vie durant.

Tout le monde lui avait menti.

Tout le monde.

C'était comme si une plaque de neige glacée avait soudain cédé sous ses pieds et qu'il fût tombé dans une rivière dont il avait ignoré l'existence. Il se sentait emporté par un courant noir sous la glace, impuissant, sans voix, le cœur pris dans un étau.

Un léger bruit derrière lui le fit se retourner brusquement par réflexe. Ce ne fut qu'en voyant l'air effaré de la jeune prostituée qu'il se rendit compte qu'il pleurait, les larmes coulant sur ses joues, son sexe mouillé et à moitié dressé pendant hors de ses culottes.

— Allez-vous-en, grogna-t-il en tentant de se reboutonner.

Elle avança vers lui, une carafe dans une main et deux gobelets en étain dans l'autre.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-elle en lui coulant un regard de biais. Laissez-moi vous servir à boire, puis vous me raconterez tout.

— Non !

Elle continua d'avancer, mais plus lentement. À travers un voile de larmes, il la vit plisser les lèvres en apercevant son membre.

— L'eau de la bassine, c'était pour laver vos mains blessées, observa-t-elle en s'efforçant de ne pas rire. Je vois que vous êtes un vrai gentleman.

— Ne m'appellez pas comme ça !

— Quoi, c'est une insulte de vous traiter de gentleman ?

Le mot le rendit furieux. Il balaya l'air devant lui d'un grand geste brusque, heurtant la carafe, qui vola en éclats en projetant une grande gerbe de vin rouge bon marché sur son jupon.

— Vous êtes fou, ou quoi ?

Elle voulut lui jeter les gobelets à la figure et rata son coup. Ils tombèrent dans un bruit métallique et roulèrent sur le parquet. Elle se tourna vers la porte et cria :

— Ned ! Ned !

William bondit sur elle.

Il voulait juste l'empêcher de crier et d'ameuter le service d'ordre de la maison. Il plaqua la main sur sa bouche et l'éloigna de la porte, tentant de son autre main de coincer ses bras, avec lesquels elle se débattait.

— Pardon, pardon ! répétait-il. Je ne voulais pas... je ne l'ai pas fait exprès... et merde !

Elle parvint à lui envoyer un coup de coude en plein dans le nez et il la lâcha. Il recula en se tenant le visage, du sang s'écoulant entre ses doigts.

Elle avait une marque rouge sur le visage, là où il l'avait tenue. Elle recula en roulant des yeux affolés et s'essuya la bouche du revers de la main.

— Partez... Fichez le camp ! haleta-t-elle.

Il ne se le fit pas dire deux fois. Il se précipita hors de la chambre puis dans l'escalier, bousculant un malabar qui grimpaît les marches quatre à quatre. Il jaillit dans la venelle, se rendant compte trop tard qu'il était en chemise, ayant oublié sa veste et son gilet à l'intérieur, et que sa braguette était grande ouverte.

— Ellesmere ! s'exclama une voix.

Avec horreur, il découvrit un groupe d'officiers anglais qui l'observaient. Parmi eux se trouvait son ami Alexander Lindsay.

— Par tous les saints, Ellesmere, que t'est-il arrivé ?

Sandy sortit un immense mouchoir d'un blanc immaculé de sa manche et le plaqua sur le visage de William. Il lui pinça le nez et lui ordonna de pencher la tête en arrière.

— Tu t'es fait détrousser ? demanda un de ses compagnons. Tu m'étonnes, dans ce bouge infect !

Il était à la fois réconforté par leur présence et terriblement gêné. Il n'était pas l'un d'eux. Il ne l'était plus.

— On t'a bien volé, c'est ça, hein ? demanda un autre en lançant des regards menaçants à la ronde. Nous allons retrouver les ordures qui t'ont fait ça, je te le jure sur mon honneur ! Nous allons récupérer ce qui t'appartient et leur donner une bonne leçon.

Du sang coulait au fond de sa gorge, âpre et lui laissant un goût de métal. Il cracha, secoua la tête et haussa les épaules simultanément. Oui, on l'avait volé, mais personne ne pourrait jamais lui rendre ce qu'il avait perdu.

Sous ma protection

LA CLOCHE DE L'ÉGLISE PRESBYTÉRIENNE qui se trouvait à deux pâtés de maisons sonna deux heures et demie. Mon ventre lui fit écho, me rappelant que, entre une chose et l'autre, je n'avais encore rien avalé de la journée.

Jenny avait grignoté un morceau avec Marsali et les enfants, mais elle me confia qu'elle ne refuserait pas un œuf dur s'il s'en présentait un. J'allai donc trouver Mme Figg et, vingt minutes plus tard, nous nous goinfrions (dignement) d'œufs à la coque, de sardines frites et, à défaut de brioches, de pancakes dégoulinants de beurre et de miel. Jenny, qui n'avait encore jamais goûté à ces derniers, fut totalement séduite.

Elle appuya le dos de sa fourchette sur l'épaisse crêpe puis relâcha la pression en s'extasiant :

— Tu as vu comme la pâte absorbe toute l'onctuosité ? Ça n'a rien à voir avec nos *bannocks* à l'orge.

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, se pencha vers moi et demanda à voix basse :

— Tu crois que cette dame dans la cuisine me donnera la recette si je la lui demande ?

De petits coups timides contre la porte d'entrée endommagée m'empêchèrent de répondre. Nous l'entendîmes grincer, puis une ombre longue s'avança sur le tapis en toile peinte de l'entrée,

suivie rapidement par son propriétaire. Un jeune lieutenant anglais tordit le cou vers le salon, visiblement déconcerté par les ravages dans la cage d'escalier.

— Lieutenant-colonel Grey ? appela-t-il d'une voix pleine d'espoir.

Son regard alla de Jenny à moi.

— Il est sorti, répondis-je en m'efforçant de prendre un air assuré.

Je me demandais combien de fois je devrais donner cette réponse et à qui.

— Oh, fit le jeune homme, qui parut encore plus désorienté. Pourriez-vous m'indiquer où le trouver ? Le colonel lui a envoyé un message ce matin, lui demandant de se rendre au plus vite chez le général Clinton. Le général est... euh... enfin, il se demande pourquoi le lieutenant-colonel n'est toujours pas arrivé.

— Ah, fis-je à mon tour en lançant un regard vers Jenny. C'est que... je crains que mon mari n'ait été appelé d'urgence ailleurs avant l'arrivée du message du colonel.

Ce devait être la lettre que John avait reçue quelques minutes avant que Jamie ne fasse son entrée spectaculaire. Il l'avait à peine regardée avant de la fourrer dans sa poche.

Le soldat émit un petit soupir navré, sans pour autant capituler.

— Si vous voulez bien me dire où il est parti, madame. C'est que, voyez-vous, je ne peux pas revenir sans lui.

Il m'adressa un regard malheureux, accompagné d'une esquisse de sourire charmant. Je lui souris en retour, sentant un début de panique me nouer le ventre.

— Je suis désolée, mais je ne sais vraiment pas où il est en ce moment.

Je me levai en espérant le raccompagner jusqu'à la porte.

— Dans ce cas, madame, dites-moi quelle direction il a prise, s'obstina-t-il. Je prendrai la même et me renseignerai en chemin.

— Il ne m'a rien dit.

J'avançai vers lui, mais il ne battit pas en retraite. Cette situation dégénérait au-delà de l'absurde et prenait un tour inquiétant. J'avais brièvement rencontré le général Clinton lors du bal de Mischianza, quelques semaines plus tôt. (Juste ciel, cela ne faisait que quelques semaines ? Cela me paraissait avoir eu lieu dans une autre vie !) Bien qu'il se soit montré cordial à mon égard, je doutais qu'il accepterait de bonne grâce une fin de non-recevoir de ma part. Les généraux tendaient à avoir une très haute opinion d'eux-mêmes.

— Vous savez que lord John n'a pas de commission active, déclarai-je en espérant décourager le jeune homme.

Il parut surpris.

— Mais si, madame. Le colonel l'en informait justement dans sa missive de ce matin.

Les poils de ma nuque se hérissèrent.

— Quoi ? Mais il ne peut pas faire une chose pareille, ou si ?

— Faire quoi, madame ?

— Décréter du jour au lendemain que la commission de mon mari est active ?

— Oh non, madame, m'assura-t-il. C'est le colonel du régiment du lieutenant-colonel Grey qui l'a rappelé en service. Le duc de Pardloe.

— Putain de bordel de merde ! lâchai-je en retombant assise sur le canapé.

À mes côtés, Jenny mit précipitamment sa serviette devant son visage pour étouffer son rire. Cela faisait vingt-cinq ans qu'elle n'avait pas entendu ce juron.

Je pris une profonde inspiration et me relevai.

— Je ferais bien d'aller voir le général avec vous, annonçai-je.

Au même moment, je me rendis compte que, ayant été surprise par les événements au saut du lit, je ne portais qu'une chemise de nuit et ma robe de chambre.

— Je vais t'aider à t'habiller, proposa précipitamment Jenny en se levant à son tour.

Elle adressa un sourire charmant au jeune homme et lui indiqua la table, à présent jonchée de toasts, de compotes et d'un plat de harengs fumés.

— En attendant, mangez donc un morceau. Ce serait dommage de gaspiller une si bonne chère.

Jenny avança la tête dans le couloir et tendit l'oreille. Le léger cliquetis de couverts contre la vaisselle en porcelaine et la voix de Mme Figg lui confirmèrent que le soldat avait accepté son offre. Elle referma doucement la porte.

— Je t'accompagne, dit-elle. La ville grouille de soldats. Tu ne peux pas sortir toute seule.

— Je me...

Je m'interrompis, indécise. Si la plupart des officiers britanniques à Philadelphie me connaissaient comme lady John Grey, cela ne signifiait pas que les hommes de troupe le savaient ni qu'ils partageaient avec leurs chefs le respect qui accompagnait généralement ce statut. Sans compter que j'avais l'impression d'être un imposteur, même si cela ne se voyait pas.

— Merci, répondis-je. Ça me fera plaisir.

Je ne savais plus à quel saint me vouer et un peu de soutien moral ne ferait pas de mal. Je n'avais qu'une seule conviction : Jamie reviendrait. Je me demandais si je ne devais pas prévenir Jenny de se montrer extrêmement prudente lorsque je parlerais au général Clinton.

Elle grogna doucement en tirant sur les lacets de mon corset, puis m'assura :

— Je ne piperai pas un mot. Tu penses que tu devrais leur dire ce qu'il est arrivé à lord John ?

— Sûrement pas ! gémis-je. C'est... c'est assez serré, merci.

Elle fouilla dans mon armoire, passant mes robes en revue.

— Que dis-tu de celle-ci ? demanda-t-elle. Le décolleté est profond et tu as encore une très belle poitrine.

— Je n'y vais pas pour séduire le général ! protestai-je.

— Mais bien sûr que si, répondit-elle sur un ton détaché. Tout au moins, puisque tu n'as pas l'intention de lui dire la vérité, il va te falloir détourner son attention. Si j'étais un général anglais et qu'on m'apprenne que mon gentil petit colonel a été enlevé par un grand méchant Highlander, je crois que je le prendrais mal.

Je ne pouvais pas la contredire. Je haussai légèrement les épaules puis me tortillai pour entrer dans une robe en soie ambre. Les coutures étaient rehaussées d'un passepoil beige et l'encolure bordée d'un ruché crème. Jenny noua mes lacets à l'arrière puis recula pour examiner l'effet général.

— C'est parfait, approuva-t-elle. Le ruché est pratiquement de la même couleur que ta peau, ce qui donne l'impression que le décolleté descend encore plus bas.

— On croirait que, ces trente dernières années, tu as dirigé une maison de couture ou un bordel plutôt qu'une ferme.

Elle émit un petit rire.

— J'ai trois filles, neuf petites-filles, plus seize nièces et petites-nièces du côté de la sœur de Ian, ce qui revient plus ou moins au même.

Ce fut à mon tour de rire. L'instant suivant, mes yeux se remplirent de larmes et les siens aussi. Nous étions assaillies par des images de Brianna et de Ian, ces êtres chers que nous avions perdus. Nous tombâmes dans les bras l'une de l'autre et nous nous serrâmes fort pour maintenir notre chagrin à distance.

— Tout va bien, murmura-t-elle dans mon oreille. Tu n'as pas perdu ta fille. Elle est toujours en vie. Quant à Ian, il est toujours avec moi. Il m'accompagnera toujours, où que j'aille.

— Je sais, répondis-je d'une voix étranglée. Je sais.

Je la lâchai et essayai mes yeux avec un doigt tout en reniflant.

— Tu n'aurais pas un mouchoir ?

Bien qu'elle en tint un dans sa main, elle ouvrit la bourse attachée à sa ceinture et en sortit un autre, propre et plié, qu'elle me tendit.

— Je suis une grand-mère, déclara-t-elle avant de se moucher. J'ai toujours un mouchoir à portée de main, ou trois. Voyons voir ce qu'on peut faire de tes cheveux. Tu ne peux pas sortir comme ça !

Le temps que nous mettions un peu d'ordre dans ma coiffure, ma chevelure domptée par une résille et convenablement cachée sous un grand chapeau de paille, je savais plus ou moins ce que j'allais raconter au général Clinton. *Colle au plus près de la vérité.* C'était le premier principe d'un bon mensonge, même si je ne l'avais pas appliqué depuis un bail.

Un messenger était venu pour lord John (ce qui était vrai), lui apportant une missive (également vrai). Je n'avais aucune idée de ce que disait le message (pure vérité). Lord John était ensuite sorti avec le messenger sans me dire où ils allaient. C'était techniquement vrai, la seule différence étant qu'il s'agissait d'un autre porteur de message. Non, je n'avais pas vu quelle direction ils avaient prise ; non, je ne savais pas s'ils étaient partis à pied ou à cheval. Lord John laissait sa monture à l'écurie Davidson, sur Fifth Street, à deux pâtés de maisons de chez lui.

Cela tenait la route. Si le général Clinton se donnait la peine de vérifier, il trouverait le cheval dans son box et en conclurait que John était toujours en ville. Je cesserais de constituer une source potentielle de renseignements et il enverrait des soldats chercher John dans des endroits où un homme tel que lui pouvait se trouver.

Avec un peu de chance, le temps que le général ait épuisé toutes les possibilités qu'offrait Philadelphie, John serait de retour et pourrait répondre lui-même à ses foutues questions.

— Et Jamie ? s'inquiéta Jenny. Il ne prendra tout de même pas le risque de revenir en ville ?

— J'espère que non.

Je pouvais à peine respirer, et ce n'était pas uniquement à cause de mon corset trop serré. Je sentais mon cœur battre contre les baleines.

Jenny me lança un long regard dubitatif.

— Tu parles ! Tu crois qu'il va revenir ici même. Pour toi. Et tu as raison.

Elle réfléchit un moment en plissant le front.

— Tout compte fait, je ferais mieux de rester, déclara-t-elle. S'il revient pendant que tu es avec le général, je pourrai lui expliquer la situation. En outre, je crains que la dame dans la cuisine n'essaie de le poignarder avec une fourchette s'il débarque sans prévenir.

Je me mis à rire. J'imaginai fort bien la réaction de Mme Figg en voyant un Highlander faire irruption dans son domaine.

Elle ajouta :

— Et puis il faut bien que quelqu'un nettoie cette pagaille dans l'entrée et, pour ça, je m'y connais.

Le jeune soldat bondit sur ses pieds dès qu'il me vit enfin revenir. S'il ne m'agrippa pas par le poignet pour me tirer de force dans la rue, il me donna néanmoins son bras et marcha à une telle allure que j'étais obligée de trotter à ses côtés. L'hôtel particulier où le général Clinton avait établi ses quartiers ne se trouvait pas loin, mais il faisait tellement chaud que j'arrivai moite de transpiration et essoufflée. Des gouttelettes de sueur glissaient lentement sous mon corsage ; des mèches de cheveux s'échappaient de sous mon chapeau, collaient à mes joues et ma nuque.

Avec un soupir de soulagement audible, mon escorte me confia à un confrère dans le vaste vestibule parqueté. On me laissa un moment de répit durant lequel j'époussetai ma jupe, redressai mon chapeau et tapotai mon visage et mon cou avec un mouchoir en dentelle. Tout occupée à me rendre présentable, je ne remarquai pas tout de suite l'homme assis sur l'une des petites chaises en bois doré, de l'autre côté de la pièce.

Lorsqu'il constata que je l'avais aperçu et reconnu, il se leva.

— Lady John. À votre service, madame.

En dépit de son sourire, il n'y avait aucune chaleur dans son regard.

— Capitaine Richardson, répondis-je froidement. Quelle coïncidence !

Je ne lui offris pas ma main et il ne s'inclina pas. Il était inutile de prétendre que nous étions amis. Il avait précipité mon mariage avec lord John en demandant à ce dernier s'il avait des vues sur moi, car il envisageait de m'arrêter sur-le-champ pour espionnage et transmission de documents séditeux. Ces deux accusations étaient fondées et, que John l'ait su ou pas, il avait pris les intentions de Richardson très au sérieux. Deux heures plus tard, je me retrouvais dans son salon, répondant « Oui, je le veux » en réponse à des questions que je n'entendais ni ne comprenais.

— Vous attendez pour voir le général ? demandai-je poliment.

Le cas échéant, je m'apprêtais déjà à me faufiler discrètement dans la maison et à chercher la sortie de service pendant qu'il était occupé à son entretien.

— En effet, mais, je vous en prie, lady John, passez avant moi. Mon affaire peut attendre.

Je crus percevoir une connotation vaguement sinistre dans son offre et me contentai de hocher courtoisement la tête en émettant un « Hmm... » neutre.

Je commençais à comprendre, comme un début d'indigestion, que mon statut vis-à-vis de l'armée britannique en général, et du capitaine Richardson en particulier, était sur le point de connaître un revirement brutal. Une fois que tout le monde saurait que Jamie n'était pas mort, je ne serais plus lady John Grey. Je serais de nouveau Mme James Fraser, ce qui, au-delà de me procurer une joie extatique, signifiait que le capitaine Richardson pourrait lâcher la bride à ses instincts les plus vils.

Avant que j'aie pu trouver quelque chose d'utile à lui dire, un jeune lieutenant dégingandé apparut et me conduisit devant le général Clinton. Le salon de la maison, converti en bureau, était sens dessus dessous. Des caisses étaient alignées tout le long d'un mur ; des lampes nues étaient attachées ensemble tels

des fagots de bois et les étendards qu'elles étaient censées porter étaient en train d'être soigneusement pliés par un caporal près de la fenêtre. Comme la plupart des habitants de la ville, j'avais entendu dire que l'armée britannique se retirait de Philadelphie. J'ignorais qu'elle était aussi pressée de lever le camp.

Plusieurs soldats entraient et sortaient en portant des paquets. Deux hommes étaient assis de chaque côté du bureau.

— Lady John !

Surpris de me voir, Clinton se leva et s'approcha pour s'incliner devant ma main tendue.

— Votre humble serviteur, madame.

— Bonjour, général.

Mon cœur, qui battait déjà vite, s'accéléra encore quand le second homme se leva à son tour. Il portait un uniforme et me rappelait quelqu'un, même si j'étais certaine de ne l'avoir jamais rencontré. À qui me faisait-il donc penser ?

— Je suis désolé de vous avoir dérangée, lady John, déclara le général. J'avais espéré faire la surprise à votre mari, mais j'ai cru comprendre qu'il était absent ?

— Euh... oui, en effet.

L'inconnu, un colonel d'infanterie même si sa tenue comportait plus de dentelle dorée que les uniformes habituels, arqua un sourcil suspicieux, une attitude qui m'était tellement familière que j'en restai légèrement étourdie.

— Vous êtes un parent de lord John Grey ! m'exclamai-je.

Il l'était forcément. À l'instar de John, il ne portait pas de perruque, mais contrairement à lui, ses cheveux étaient bruns sous la poudre. Le reste, la forme de son crâne, ses traits fins, son port, était John tout craché. En revanche, ses joues étaient plus creuses et sa peau plus tannée, striée de rides sculptées par la guerre et le stress du commandement. Je n'avais pas besoin de voir son uniforme pour deviner qu'il avait passé toute sa vie dans l'armée.

Il sourit et son visage se métamorphosa. Il possédait également le charme de John.

— Vous êtes très observatrice, madame.

Il s'avança, prit délicatement ma main qui pendait toujours mollement devant le général et y fit un baisemain à la française avant de se redresser et de me dévisager attentivement.

— Le général Clinton m'a appris que vous étiez l'épouse de mon frère.

Je fis un effort surhumain pour recouvrer mes esprits.

— Oh, mais vous devez être Hal ! Euh... pardonnez-moi, je voulais dire vous êtes le... Je suis vraiment désolée, je sais que vous êtes un duc, mais je ne me souviens pas de quoi.

— De Pardloe, répondit-il sans lâcher ma main. Vous pouvez m'appeler par mon nom de baptême, Harold. Soyez la bienvenue dans notre famille, ma chère. J'ignorais que John s'était marié. J'ai cru comprendre que c'est assez récent ?

Sous son ton cordial et ses bonnes manières, je le sentais très intrigué.

— Euh... oui, en effet. Très récent.

Je ne m'étais même pas posé la question de savoir si John avait écrit à sa famille pour lui annoncer notre union. Le cas échéant, la lettre ne lui était probablement pas encore parvenue. J'ignorais même les noms des autres membres de sa famille, à part celui de Hal, dont j'avais entendu parler car c'était le père du neveu de John, Henry, qui...

— Ah mais bien sûr ! m'exclamai-je. Vous êtes venu pour Henry. Il sera tellement heureux de vous voir ! Il se remet très bien.

— J'ai déjà vu Henry, répondit le duc. Il m'a raconté avec la plus grande admiration comment vous aviez extrait des parties de son intestin et recollé les morceaux restants. Toutefois, quoique impatient de voir mon fils et ma fille (à son léger plissement de lèvres, je compris que Dottie lui avait annoncé ses fiançailles) et ravi à l'idée de retrouver mon frère, c'est le devoir qui m'amène ici. Mon régiment vient de débarquer à New York.

— Oh... euh... C'est... C'est très bien, dis-je, à court d'inspiration.

John ignorait certainement la venue de son frère et de tout son régiment. Il me vint à l'esprit que j'aurais dû poser des questions et tenter d'en apprendre plus sur les plans du général, mais ce n'était ni le lieu ni le moment.

Clinton toussota poliment dans le creux de sa main.

— Lady John, savez-vous où se trouve votre mari en ce moment ?

Dans ma stupeur de me retrouver devant Harold, j'en avais oublié la raison de ma visite.

— Hélas ! non, répondis-je le plus calmement possible. Comme je l'ai expliqué à votre caporal, un courrier s'est présenté ce matin avec un message et lord John est parti avec lui. Il n'a pas dit où ils allaient.

Le général pinça les lèvres.

— En fait, c'est le général Graves qui a dépêché le messenger à lord John, avec un billet l'informant qu'il avait été rappelé en service et lui demandant de venir ici sur-le-champ.

— Je vois, dis-je en prenant un air perplexe. Il est pourtant parti avec quelqu'un.

— Mais vous ne savez pas qui ?

— Non, je ne l'ai pas vu partir et il n'a pas laissé de mot indiquant où il se rendait.

Le général fronça ses sourcils broussailleux et lança un regard à Pardloe.

— Il sera sans doute bientôt de retour, déclara celui-ci avec un haussement d'épaules. Après tout, ce n'est pas si urgent.

Le général Clinton ne semblait pas de cet avis, mais, après un bref regard vers moi, il se contenta de hocher la tête. Cependant, il n'avait pas de temps à perdre et, avec une courbette courtoise, il me remercia d'être venue.

Je ne me fis pas prier, prenant juste la peine d'assurer au duc que j'avais été enchantée de faire sa connaissance et de lui demander où son frère pourrait le trouver.

— Je suis installé au King's Arms, répondit-il. Puis-je...

— Non, non, l'interrompis-je avant qu'il ait pu me proposer de me raccompagner. Je vous remercie, mais ce n'est pas la peine. J'habite à deux pas.

J'inclinai la tête devant le général, puis devant Pardloe, avant de filer vers la porte dans un tourbillon de jupes... et d'émotions.

Le capitaine Richardson ne se trouvait plus dans l'entrée et je n'eus pas le temps de me demander où il était passé. Je saluai brièvement le soldat à la porte, puis me retrouvai enfin au grand air. J'inspirai à pleins poumons comme si je sortais d'une bathysphère.

Et maintenant ? me demandai-je en esquivant de justesse deux garçons qui couraient dans la rue avec un cerceau. Ils le faisaient rebondir contre les jambes des soldats chargés de paquets et entassant des meubles dans une grande carriole. Ce devaient être les fils d'un officier de Clinton pour que les soldats les tolèrent ainsi.

John m'avait souvent parlé de son frère, le décrivant parfois comme un despote et un entêté. Tout ce qu'il nous manquait pour aggraver encore la situation, c'était qu'un haut gradé aux tendances autoritaires vienne fouiner dans nos affaires. Je me demandai si William était en bons termes avec son oncle. Dans ce cas, nous pourrions l'occuper à se rendre utile en tentant de raisonner Wil... Non, non, bien sûr que non ! Hal n'était sûrement pas au courant au sujet de Jamie, du moins pas encore. Il lui suffirait d'échanger deux mots avec William pour découvrir la vérité... si William acceptait d'en parler, mais alors...

— Lady John ?

La voix derrière moi m'arrêta net, un instant seulement, mais cela laissa au duc de Pardloe le temps de me rattraper. Il me prit le bras.

— Vous mentez très mal, observa-t-il. Ce qui m'intrigue, c'est la raison qui vous pousse à mentir.

— Je m'y prends mieux quand j'ai eu le temps de me préparer, rétorquai-je. Cela étant, je ne vous mens pas en ce moment.

Cela le fit rire. Il se pencha vers moi, approchant son visage à quelques centimètres du mien. Il avait les mêmes yeux bleu pâle que John, mais ses sourcils et ses cils bruns les rendaient particulièrement pénétrants.

— Peut-être, convint-il d'un air amusé. Or, si vous ne mentez pas, vous ne me dites pas toute la vérité non plus.

— Je ne suis pas dans l'obligation de vous dire quoi que ce soit, répondis-je avec dignité et en tentant de libérer mon bras. Lâchez-moi, je vous prie.

Il s'exécuta à contrecœur.

— Toutes mes excuses, lady John.

Je voulus le contourner, mais il se plaça à nouveau devant moi, me barrant la route.

— Je veux savoir où est mon frère.

— J'aimerais bien le savoir également, figurez-vous.

Je tentai de me glisser sur le côté.

— Puis-je vous demander où vous allez ?

— Chez moi.

Je n'y étais pas encore habituée et appeler la maison de lord John « chez moi » me faisait un effet étrange. Pourtant, je n'en avais pas d'autre. *Si*, dit une petite voix claire dans ma tête. *Tu as Jamie.*

— Qu'est-ce qui vous fait sourire ? demanda-t-il, surpris.

— L'idée de rentrer chez moi et d'ôter ces souliers, répondis-je en reprenant aussitôt un air sérieux. Ils me mettent au supplice.

— Dans ce cas, permettez-moi de vous offrir ma chaise, lady John.

— Non, non, je ne veux pas...

Il avait déjà sorti un petit sifflet en bois de la poche de son gilet et émit un son strident. Deux gaillards trapus et musclés apparurent aussitôt au coin de la rue en trottant et en portant

un habitacle perché sur des brancards. Ils se ressemblaient tellement qu'ils ne pouvaient qu'être frères.

— Non, non, ce n'est vraiment pas nécessaire, insistai-je. En outre, John m'a dit que vous souffriez de la goutte. Vous en avez besoin plus que moi.

Il n'apprécia guère. Il pinça les lèvres et plissa les yeux.

— Je survivrai, madame, répondit-il sèchement.

Il m'agrippa à nouveau le bras, m'entraîna vers la chaise et me poussa dedans, faisant tomber mon chapeau devant mes yeux par la même occasion.

— Cette dame est sous ma protection. Conduisez-la au King's Arms, ordonna-t-il à Dupond et Dupont en refermant la portière.

Avant que j'aie pu dire « ouf », nous nous élancions à toute allure dans High Street.

Je saisis la poignée de la portière, prête à sauter en marche, quitte à être couverte de bleus et d'écorchures, mais le mufle avait glissé la cheville dans la poignée extérieure, la verrouillant. Je ne pouvais l'atteindre depuis l'intérieur. Je criai aux porteurs de s'arrêter, mais ils firent la sourde oreille, courant sur les pavés comme s'ils apportaient la bonne nouvelle d'Aix à Gand¹.

Je me laissai retomber sur la banquette en fulminant et arrachai mon chapeau. Pour qui ce Pardloe se prenait-il ? D'après ce que m'en avait dit John et d'autres remarques émises par les enfants du duc au sujet de leur père, il avait l'habitude d'obtenir ce qu'il voulait.

— C'est ce qu'on verra ! grommelai-je en plantant mon épingle à chapeau en perle dans le bord en paille.

Ma résille était partie avec le chapeau. Je la fourrai à l'intérieur et secouai la tête, laissant retomber mes cheveux sur mes épaules.

Quand nous tournâmes dans Fourth Street, qui était revêtue de briques et non de pavés, les secousses s'atténuèrent. Je pus me tenir d'une main à mon siège et tenter d'ouvrir la fenêtre de l'autre. Si je parvenais à atteindre la cheville qui bloquait

1. Poème de Robert Browning (1838). (*N.d.T.*)

la poignée, je mettrais un terme aux machinations du duc, même si la porte s'ouvrait brusquement et que je me retrouvais propulsée dans la rue.

La vitre coulissait, mais il n'y avait aucun relief permettant de la pousser. La seule solution était d'insérer mes ongles dans l'interspace sur le côté et de la faire glisser. C'était ce que je m'efforçais de faire, malgré les soubresauts de la chaise, quand j'entendis le duc aboyer un ordre aux porteurs. Puis sa voix s'étrangla.

— Ha... Halte ! Je... ne peux... plus...

Les porteurs s'arrêtèrent et je collai ma joue contre la vitre. Le duc se tenait au milieu de la rue, le poing pressé contre son cœur. Il avait le teint rouge et ses lèvres commençaient à bleuir.

Je tambourinai contre la fenêtre pour attirer l'attention de l'un des porteurs qui regardait derrière lui, l'air inquiet.

— Déposez-moi et ouvrez cette portière sur-le-champ ! hurlai-je à travers la vitre.

Ils obtempérèrent et je jaillis hors de l'habacle dans une explosion de soie. Je piquai mon épingle à chapeau dans l'ourlet de mon corset au cas où j'en aurais besoin.

— Asseyez-vous, ordonnai-je à Pardloe en le rejoignant.

Il fit non de la tête, mais se laissa néanmoins entraîner vers la chaise dans laquelle je le forçai à prendre place. Ma satisfaction devant ce renversement de situation était tempérée par la peur de le voir passer l'arme à gauche.

Ma première pensée, une crise cardiaque, s'effaça dès que je l'entendis respirer, ou du moins essayer. Le halètement sifflant d'une personne souffrant d'une crise d'asthme était reconnaissable entre tous. Je saisis néanmoins son poignet et pris son pouls pour m'en assurer. Il battait fort, mais régulièrement. Il transpirait, mais c'était une sudation normale provoquée par la chaleur plutôt que l'exsudation moite qui accompagnait souvent un infarctus du myocarde.

Je touchai son poing, toujours pressé contre sa poitrine.

— Vous avez mal là ?

Il hocha la tête, toussa violemment puis laissa retomber sa main.

— Ma... boîte... à... pil..., haleta-t-il.

Je le vis tendre la main vers une petite poche de son gilet. J'y glissai deux doigts et en sortis une petite boîte émaillée. Elle contenait une minuscule fiole fermée par un bouchon en liège. Je l'ouvris, humai et éternuai bruyamment quand les vapeurs d'ammoniac agressèrent mes narines.

— Non, dis-je catégoriquement.

Je rebouchai la fiole, la remis dans sa boîte, que je glissai dans ma poche.

— Cela ne vous aidera pas. Arrondissez les lèvres et soufflez.

Il écarquilla légèrement les yeux puis obtempéra. Je sentis le léger mouvement de l'air sur mon visage moite.

— Bien. À présent, détendez-vous et n'essayez pas de forcer l'air dans vos poumons, laissez-le venir seul. Soufflez sur quatre temps. Un... deux... trois... quatre. Maintenant, inspirez sur deux temps. Un... deux... Soufflez sur quatre... Voilà, c'est ça. Ne vous inquiétez pas, vous n'allez pas suffoquer, vous pouvez continuer comme ça toute la journée.

Je lui adressai un sourire d'encouragement et il parvint à acquiescer. Je me redressai et regardai autour de moi. Nous nous trouvions près de Locust Street. La taverne Peterman ne se trouvait qu'à un pâté de maisons.

— Vous ! lançai-je à l'un des porteurs. Courez à la taverne et rapportez une cruche de café noir bien fort. (Je fis un signe vers le duc.) Il vous remboursera.

Un attrouplement se formait peu à peu autour de nous. Je le surveillai du coin de l'œil. Nous étions proches du cabinet du Dr Hebby, et il risquait de sortir voir ce qui se passait. La dernière chose dont j'avais besoin, c'était d'un charlatan accourant avec sa lancette pour saignée.

Je concentrai à nouveau mon attention sur le duc et m'agenouillai de manière à voir son visage pendant que je lui prenais à nouveau le pouls. Il était plus lent, mais il me sembla percevoir cette étrange condition appelée « pouls paradoxal », une réaction

parfois observée chez les asthmatiques : le rythme cardiaque augmentait à l'expiration et baissait à l'inspiration.

— Vous faites de l'asthme, annonçai-je au duc. Vous le saviez ?

— Oui, parvint-il à articuler.

— Êtes-vous suivi par un médecin ?

Il acquiesça.

— C'est lui qui vous a recommandé de respirer des sels en cas de crise ?

Il fit non de la tête.

— C'est pour... les évanou... issements. C'est tout... ce que... j'avais.

Je lui soulevai le menton et penchai sa tête en arrière pour examiner ses pupilles, qui étaient normales. La crise commençait à passer. Ses épaules s'affaissaient lentement et ses lèvres n'étaient plus bleutées.

— Évitez les sels en cas de crise, recommandai-je. La toux ne ferait qu'aggraver votre état en provoquant des déchirures et en produisant des glaires.

— Qu'est-ce que vous faites plantés là les bras ballants ? s'éleva une voix de femme derrière nous. Toi, jeune nigaud, cours chercher le docteur !

Je fis une grimace. Le duc la vit et m'interrogea du regard.

— Vous ne voulez pas de ce boucher, croyez-moi, lui glissai-je.

Je me redressai et me retournai vers la foule en prenant mon air le plus aimable possible.

— Merci, mais nous n'avons pas besoin d'un médecin, dis-je. Ce n'est qu'une petite indigestion. Un plat qu'il a mangé ne lui a pas réussi. Il va déjà mieux.

— Il ne semble pas très en forme, madame, déclara une autre voix, dubitative. On ferait mieux d'appeler le docteur.

— Qu'il crève ! cria une voix à l'arrière de l'attroupement. Saloperie de homard¹ !

1. « *Lobster* » (« homard ») était un surnom injurieux donné aux soldats anglais par les colons américains en raison de leur uniforme rouge vif. (*N.d.T.*)

Un étrange frisson parcourut notre public. Jusque-là, les badauds avaient considéré le duc comme un spectacle et non comme un représentant de la couronne. À présent...

— Je m'occupe du docteur, lady John !

Je vis avec consternation M. Caulfield, un éminent tory¹, se frayer un passage dans la foule à coups de canne ornée d'un pommeau en or.

— Reculez donc, manants ! vociféra-t-il.

Il se pencha dans l'habitacle et leva son chapeau à l'adresse de Hal.

— À votre service, monsieur. Des secours arrivent promptement, je m'en vais les chercher de ce pas !

Je le tirai en arrière par la manche. Dieu soit loué, la foule était divisée. Parmi les sifflets et les injures dirigés contre Pardloe et moi, on entendait des voix discordantes, celles de loyalistes (ou peut-être de gens plus raisonnables qui considéraient que s'en prendre à un homme malade dans la rue ne faisait pas partie de leur philosophie politique), qui protestaient (avec raison) et lançaient quelques insultes de leur cru.

— Non, non, le retins-je. Que quelqu'un d'autre aille chercher un médecin. Il ne faut pas laisser M. le duc sans protection.

— M. le duc ? s'exclama Caulfield.

Il déplia soigneusement le pince-nez à monture dorée qu'il avait sorti d'un petit étui, le chaussa et se pencha à nouveau dans l'habitacle pour examiner le duc. Celui-ci lui adressa un petit salut digne de la tête sans interrompre ses exercices de respiration.

— M. le duc de Pardloe, m'empressai-je de répondre sans lâcher la manche de Caulfield. Monsieur le duc, permettez-moi de vous présenter M. Phineas Graham Caulfield.

Au même moment, j'aperçus le porteur qui revenait en courant avec une cruche et je me précipitai vers lui, espérant l'intercepter avant qu'il ne soit à portée d'ouïe de l'assistance.

1. Les tories étaient des loyalistes fidèles à la couronne britannique. (*N.d.T.*)

— Merci, pantelai-je en lui prenant la cruche. Nous devons l’emmener avant que la foule devienne violente.

J’entendis le *crac* sec d’un caillou rebondissant sur le toit de l’habitacle (M. Caulfield avait baissé la tête juste à temps) et précisai :

— Encore plus violente.

— Hé ! s’écria le porteur, furieux qu’on s’en prenne ainsi à son gagne-pain. Ça va pas, vous autres ? Reculez !

Il s’avança vers la foule en serrant les poings et je le retins par les basques de sa jaquette.

— Conduisez-les, lui et votre chaise, loin d’ici ! répétais-je plus fermement. Emmenez le duc au... au...

Pas au King’s Arms. L’auberge était connue pour être un repaire de loyalistes et cela ne ferait qu’attiser la fureur de ceux qui nous suivraient. En outre, je ne tenais pas à être à la merci du duc une fois à l’intérieur.

— Conduisez-le au 17, Chestnut Street, tout de suite ! décidai-je.

Je plongeai ma main libre dans ma poche, y puisai une pièce et la fourrai dans sa paume. Il ne discuta pas et courut vers sa chaise, serrant toujours les poings. Je trottai derrière lui aussi vite que mes talons en maroquin me le permettaient, serrant la cruche de café contre moi. Il portait son numéro sur un brassard cousu sur sa manche : trente-neuf.

Une pluie de cailloux martela les flancs de l’habitacle. Le second porteur, le numéro quarante, tentait de les chasser comme s’il s’agissait d’un essaim d’abeilles tout en grognant sur un ton menaçant, quoique légèrement répétitif :

— Foutez le camp ! Mais foutez-moi le camp, bande de crétins !

M. Caulfield le soutenait avec un peu plus d’élégance, criant :

— Allez-vous-en, faquins ! Allez, ouste !

Il ponctuait ses propos en brandissant sa canne vers les gamins les plus hardis qui s’avançaient pour ne rien perdre du spectacle.

Je me penchai dans l'habitable. Hal était toujours en vie et respirait toujours. Il m'interrogea du regard en faisant un signe de tête vers le vacarme à l'extérieur. Je lui répondis de ne pas s'en préoccuper, lui mis la cruche entre les mains et ordonnai :

— Buvez ça et continuez vos exercices de respiration.

Je refermai la portière d'un coup sec et glissai la cheville dans la poignée, la bloquant non sans un certain plaisir. Quand je me retournai, je découvris le fils aîné de Fergus, Germain, se tenant à mes côtés.

— Vous vous êtes encore mise dans de sales draps, *grand-mère** ?

Il ne paraissait pas perturbé le moins du monde par les cailloux qui sifflaient près de nos têtes, à présent accompagnés de poignées de crottin frais.

— Oui, on peut le dire, répondis-je. Surtout, ne fais pas...

Avant que j'eusse terminé ma phrase, il pivota et hurla à la foule avec une voix d'une puissance étonnante :

— C'EST MA GRAND-MÈRE ! Si vous touchez à un seul de ses cheveux...

Il y eut quelques rires. Je posai la main sur ma tête et me souvins un peu tard que je n'avais plus mon chapeau. Ma tignasse se dressait sur mon crâne comme un champignon atomique, du moins ce qui ne collait pas à mon visage et à mon cou.

— ... je vous botterai le train, poursuivit Germain sans se démonter. Oui, c'est à toi que je parle, Shecky Loew ! Et à toi aussi, Joe Grume !

Deux garçons montés en graine hésitèrent, une motte de terre à la main. De toute évidence, ils connaissaient Germain.

— Et ma grand-mère racontera à ton père ce que tu as fait, tu peux en être sûr !

Cela acheva de les convaincre. Ils reculèrent d'un pas, laissèrent tomber leurs projectiles et prirent un air innocent, semblant se demander comment les mottes étaient arrivées à leurs pieds.

— Venez, *grand-mère**, m' enjoignit Germain en me prenant la main.

Les porteurs, qui n'étaient pas des empotés, avaient déjà saisi les brancards et soulevé la chaise. Comprenant que je ne pourrais jamais les suivre avec mes talons hauts, je me débarrassai rapidement de mes souliers. Au même moment, je vis le grassouillet Dr Hebdy accourir en soufflant comme un bœuf, précédé par la commère qui avait proposé d'aller le chercher et qui voguait droit sur nous, portée par la vague de son héroïsme, les traits victorieux.

— Merci, monsieur Caulfield, dis-je précipitamment.

Mes chaussures à la main, je suivis la chaise. Mes jupes traînaient sur les pavés crasseux, mais je n'y pouvais pas grand-chose. Germain resta légèrement en retrait, faisant des gestes menaçants en direction de la foule afin de la décourager de nous suivre. Toutefois, aux bruits derrière moi, je devinais que l'hostilité des badauds s'était transformée en amusement. Quelques sifflets nous suivirent, mais il n'y eut plus de missiles.

Les porteurs ralentirent légèrement une fois que nous eûmes tourné dans une rue perpendiculaire, et je sentis bientôt sous mes pieds les briques plates de Chestnut Street. Quand je parvins à hauteur de la chaise, je vis Hal regardant par la fenêtre. Il avait meilleure mine. La cruche de café posée sur la banquette à ses côtés était vide.

— Où allons... nous, ma... dame ? cria-t-il à travers la vitre en m'apercevant.

Par-dessous le bruit mat et régulier des pas des porteurs et même à travers le verre, sa voix paraissait également plus assurée.

— Ne vous inquiétez pas, monsieur le duc ! criai-je à mon tour en trottant à ses côtés. Vous êtes sous ma protection !

Les conséquences imprévues de décisions hâtives

JAMIE SE FRAYA UN PASSAGE dans le taillis sans se soucier des ronces et des branches qui déchiraient et cinglaient sa peau. Tout ce qui se mettait en travers de son chemin serait arraché ou piétiné.

Lorsqu'il rejoignit l'endroit où leurs deux chevaux étaient entravés, il n'hésita que quelques secondes. Il les détacha tous les deux puis, donnant une claque sur la croupe de la jument, l'envoya trotter à travers les bois. Même si personne ne mettait le grappin dessus avant que John Grey soit libéré par la milice, il n'allait pas lui faciliter la tâche. Il avait des affaires à régler à Philadelphie et il n'avait pas besoin que Sa Seigneurie lui complique la vie par sa présence.

Que comptait-il faire ? Il l'ignorait. Il enfonça ses talons dans les flancs de sa monture et lui fit décrire un demi-tour, prenant la direction de la grand-route. Il remarqua avec surprise que ses mains tremblaient et serra plus fort les rênes.

Les articulations de sa main droite s'élançaient et il ressentait une douleur vive là où auraient dû se trouver les phalanges de son annulaire manquant. Il éperonna son cheval et partit au galop.

— Qu'est-ce qui t'a pris de me raconter ça, petit crétin ? marmonna-t-il. Comment croyais-tu que je réagirais ?

Il connaissait la réponse : exactement comme il avait réagi. John ne s'était pas défendu ; il n'avait pas rendu les coups. « Allez-y, tuez-moi », avait-il lancé. Un nouvel élan de colère lui crispa les mains quand il s'imagina accédant à sa requête. L'aurait-il vraiment fait si cet imbécile de Woodbine et sa milice n'étaient pas apparus ?

Non. Même s'il fut pris d'une envie fugace de faire demi-tour pour aller étrangler Grey à mains nues, la raison commençait à transpercer le brouillard de fureur qui lui troublait l'esprit. Pourquoi Grey le lui avait-il dit ? Pour une raison évidente, celle qui avait déclenché son coup de poing par réflexe et pour laquelle ses mains tremblaient encore. Parce que c'était la vérité.

« C'est vous que nous baisions. » Il se mit à panteler, respirant si vite que la tête lui tourna. Cela fit cesser ses tremblements et il ralentit légèrement. Sa monture avait perçu sa nervosité et couché ses oreilles.

— Tout doux, *a bhalaich*, la calma-t-il. Tout doux.

Il respirait un peu mieux. Il crut un instant qu'il allait vomir, puis la nausée passa et il se redressa sur sa selle.

Il la sentait encore, cette plaie à vif que Jack Randall avait laissée sur son âme. Il l'avait pensée cicatrisée depuis longtemps et s'était cru à l'abri, jusqu'à ce que John Grey la rouvre avec ces quelques mots : « C'est vous que nous baisions. » Il ne pouvait ni n'aurait dû lui en vouloir, même s'il savait que la raison était une arme bien futile face à ce spectre. Grey ne pouvait savoir ce que ses paroles avaient réveillé en lui.

Toutefois, la raison n'était pas totalement inutile. Elle lui rappela son second coup de poing. Le premier avait été un réflexe aveugle, pas le second. Ce dernier était aussi une source de colère et de douleur, mais d'une autre sorte.

« J'ai connu votre femme charnellement. »

Il tira brusquement sur les rênes malgré lui, surprenant sa monture qui secoua violemment la tête.

— Salaud, murmura-t-il. Pourquoi ? Pourquoi me l'avoir dit, ordure ?

Là encore, la réponse vint d'elle-même, aussi limpide que la première. *Parce que Claire me l'aurait dit à la première occasion. Il le savait. Il a pensé que si ma réaction était violente en l'apprenant, il valait mieux que ce soit lui qui écope.*

Oui, elle le lui aurait dit. Il déglutit. *Et elle va me le dire.* Qu'allait-il lui répondre ou faire ?

Il tremblait à nouveau et avait ralenti sans s'en rendre compte. Son cheval marchait au pas, tournant la tête d'un côté et de l'autre en humant l'air.

Elle n'est pas fautive. Je le sais. Ce n'est pas sa faute. Ils l'avaient cru mort. Il savait à quoi ressemblait cet abîme ; il y avait passé beaucoup de temps. Il comprenait ce que le désespoir et un verre de trop pouvaient vous faire faire. Néanmoins, la vision... ou son absence... le taraudait. Comment cela s'était-il passé ? Où ? Savoir que c'était arrivé était déjà suffisamment douloureux ; ne pas savoir comment et pourquoi était presque insoutenable. Il voulait l'entendre de sa bouche.

Le cheval s'était arrêté, les rênes pendant mollement sur son encolure. Jamie était en selle, au milieu de la route, les yeux fermés, se contentant de respirer, s'efforçant de chasser les images de sa tête et de prier.

La raison avait ses limites, pas la prière. Il fallut un peu de temps avant que son esprit lâche du lest, se libère de sa curiosité malsaine, de son besoin de *savoir*. Au bout d'un moment, il sentit qu'il pouvait reprendre sa route et récupéra les rênes.

Tout cela pouvait attendre. Avant tout, il avait besoin de voir Claire. Il ignorait ce qu'il lui dirait ou ce qu'il ferait en la voyant, mais il avait besoin de sa présence avec la même urgence qu'un homme naufragé sur une île déserte, sans nourriture ni eau pendant des semaines.

Le cœur de John Grey résonnait si fort dans ses oreilles qu'il entendait à peine la conversation de ses ravisseurs qui, après

avoir pris la précaution élémentaire de le fouiller et de lui ligoter les poignets devant lui, s'étaient regroupés à quelques mètres. Ils échangeaient des messes basses, caquetant furieusement telles des poules dans une basse-cour et lui lançant des regards hostiles.

Peu lui importait. Il ne voyait plus rien de son œil gauche et était presque sûr que son foie avait éclaté. Il avait dit la vérité à Jamie Fraser, *toute* la vérité, et ressentait le même tourbillon de sensations qui accompagne la victoire au combat : un profond soulagement d'être toujours vivant ; une émotion grisante qui vous porte telle une vague avant de vous déposer sur la plage légèrement étourdi ; l'incapacité absolue d'évaluer les conséquences de son acte.

Ses genoux semblaient en proie à la même tension et cédèrent sous son poids. Il s'assit lourdement dans les feuilles mortes et ferma son œil intact.

Après un bref moment au cours duquel il oublia le reste du monde et se concentra uniquement sur le ralentissement de son rythme cardiaque, il commença à se sentir mieux et se rendit compte que quelqu'un l'appelait.

— Lord Grey ! répéta la voix.

L'homme s'était approché si près qu'il sentit l'odeur du tabac rance dans son haleine fétide.

— Je vous ai déjà dit que je ne m'appelais pas lord Grey.

Sous sa tignasse grasse et grisonnante, l'homme fronça les sourcils. C'était le grand gaillard dans la veste de chasse crasseuse qui les avait surpris le premier, avec Fraser, le dénommé Woodbine.

— Mais... vous avez dit que vous étiez lord John Grey.

— C'est le cas. Aussi, s'il vous faut absolument m'adresser la parole, appelez-moi « milord » ou « monsieur ». Que voulez-vous ?

Woodbine sursauta avec un air indigné.

— Très bien, « monsieur » ! Pour commencer, on voudrait savoir si votre frère aîné est le major général Charles Grey.

— Non.

— Non ? répéta Woodbine, surpris. Mais vous le connaissez, le major général Charles Grey ? Il est bien de votre famille ?

— Oui. C'est... (Grey essaya de calculer leur degré de parenté, puis capitula et fit un geste vague de la main.) C'est une sorte de cousin.

Un grognement collectif de satisfaction circula parmi les autres hommes, qui s'étaient rassemblés autour d'eux. Woodbine s'accroupit devant lui, un morceau de papier plié entre ses doigts.

— Lord John, vous avez bien dit ne pas avoir de commission active dans l'armée de Sa Majesté ?

— En effet.

Il retint une soudaine envie de bâiller. Maintenant que son excitation était retombée, il n'aspirait plus qu'à s'allonger et à dormir.

— Dans ce cas, auriez-vous l'amabilité de nous expliquer ces documents, milord ? Nous les avons trouvés dans la poche de votre culotte.

Woodbine déplia soigneusement deux feuillets de papier et les tendit sous son nez.

John les parcourut de son œil droit. Le premier message venait de l'adjudant du général Clinton : une intimation à se rendre dans le bureau du général au plus tôt. Oui, il l'avait déjà vue, même s'il lui avait à peine jeté un coup d'œil avant l'arrivée cataclysmique de Jamie Fraser, revenu d'entre les morts. En dépit de tout ce qu'il s'était passé depuis, il ne put s'empêcher de sourire. Vivant. Ce foutu Écossais était toujours vivant !

Puis Woodbine écarta la première feuille, révélant la seconde, un document qui avait été joint à la missive de Clinton. Il portait un cachet en cire rouge immédiatement identifiable : c'était un mandat d'officier, une preuve de sa commission qu'il était censé porter sur lui en permanence. Incrédule, Grey battit des paupières, l'écriture en pattes de mouche du clerc dansant sous ses yeux. En bas, sous la signature du roi, il y en avait

une autre, cette fois dans une écriture allongée qu'il ne connaissait que trop bien.

— Hal ! s'exclama-t-il. Salaud !

— Je vous avais bien dit que c'était un soldat ! déclara le petit homme aux lunettes cassées.

Sous son étrange coiffe tricotée et marquée « À mort ! », il observait Grey avec une avidité inquiétante.

— Et pas qu'un simple soldat, en plus ! renchérit-il. Un espion ! On devrait le pendre ici et maintenant !

Cette proposition déclencha une vague d'approbation enthousiaste que le capitaine Woodbine eut le plus grand mal à apaiser. Il se redressa et cria plus fort que les partisans d'une exécution immédiate jusqu'à ce que ces derniers battent en retraite en grommelant. Grey resta assis, la lettre froissée entre ses mains ligotées, le cœur battant.

Ils étaient bien capables de le pendre. Moins de deux ans plus tôt, Howe en avait fait autant à un capitaine de l'armée continentale nommé Hale, après que celui-ci eut été surpris collectant des renseignements, déguisé en civil. Les rebelles auraient été ravis de lui rendre la pareille. William avait assisté à l'arrestation de Hale ainsi qu'à son exécution et lui avait brièvement raconté la scène, d'une brutalité choquante.

William. Juste ciel, William ! Pris dans le feu de l'action, Grey n'avait guère eu le temps de penser à son fils. Fraser et lui s'étaient échappés par le toit avant de redescendre dans la rue par une gouttière, laissant William seul sur le palier du premier étage, encore étourdi par le choc de la révélation.

Non, il n'était pas seul. Claire était présente, ce qui le rassura. Elle avait sûrement pu lui parler, le calmer, lui expliquer... Enfin, peut-être pas lui expliquer et encore moins le calmer, mais, au moins, si Grey était pendu dans quelques minutes, William ne serait pas entièrement seul pour affronter sa nouvelle situation.

— Nous l'emmenons au camp, s'entêta Woodbine. À quoi nous servirait-il de le pendre ici ?

— Ça ferait toujours un homard en moins ! rétorqua un type trapu portant une veste de chasse.

— Écoute, Gershon, j'ai dit qu'on ne le pendrait pas. Pas maintenant et pas ici.

Tenant son mousquet des deux mains, Woodbine dévisagea les hommes les uns après les autres et martela :

— Pas ici et pas maintenant.

Grey devait admirer sa force de caractère. Il se retint de justesse d'acquiescer.

— Vous avez entendu ce qu'il a dit, poursuivit-il. Le major général Charles Grey est un parent à lui. Le colonel Smith voudra peut-être le pendre dans le camp, à moins qu'il ne décide de l'envoyer au général Wayne. Souvenez-vous de Paoli !

— Souvenez-vous de Paoli ! entonnèrent les hommes en chœur.

Grey frotta sa manche contre son œil enflé, irrité par les larmes qui continuaient de couler. Paoli ? Qui diable était ce Paoli ? Et quel rapport avec sa propre pendaison, imminente ou retardée ? Il jugea préférable de ne pas poser la question pour le moment et, quand ils le hissèrent debout, il se laissa entraîner sans broncher.

Homo est obligamus aerobe, « L'homme est nécessairement un aérobie » (Hippocrate)

LORSQUE NUMÉRO TRENTE-NEUF ouvrit cérémonieusement la portière de la chaise, le visage du duc était dangereusement violacé et ce n'était pas en raison de la chaleur.

Avant qu'il n'ait eu le temps de me dire ce qu'il avait sur le cœur, je fis un geste vers la maison.

— Vous vouliez voir votre frère, n'est-ce pas ? demandai-je. Vous voici chez lui.

Après tout, que son frère ne se trouvât pas physiquement dans la maison n'était qu'un détail.

Il me lança un regard noir, mais économisa le peu de souffle qui lui restait et ne répondit pas. Il écarta d'un geste agacé Numéro quarante qui voulait l'aider et s'extirpa péniblement de la chaise. Il paya les porteurs (fort heureusement, car je n'avais plus un sou sur moi) et, la respiration toujours aussi sifflante, me donna le bras. Je le pris, ne tenant pas à ce qu'il s'effondre face contre terre devant le perron. Germain, qui avait suivi la chaise, conservait une distance respectueuse.

Mme Figg se tenait sur le seuil, observant notre approche avec intérêt. La porte brisée se trouvait à présent posée sur deux tréteaux près d'un grand camélia, ayant été retirée de ses gonds et attendant probablement des soins professionnels.

— Permettez-moi de vous présenter Mme Mortimer Figg, monsieur le duc, déclarai-je avec un signe de tête dans sa direction. Mme Figg est la cuisinière et la gouvernante de votre frère. Madame Figg, voici M. le duc de Pardloe. Le frère de lord John.

Je vis ses lèvres articuler les mots « *Ben merde alors* », mais heureusement sans le son. Elle s'écarta vivement du chambranle en dépit de sa corpulence et prit l'autre bras de Hal, le soutenant. Le teint de M. le duc virait à nouveau au bleu.

— Arrondissez les lèvres et soufflez ! ordonnai-je. Tout de suite !

Il émit un bruit étranglé puis recommença à souffler tout en me jetant des regards assassins dans ma direction.

— Par tous les saints, que lui avez-vous fait ? me demanda Mme Figg sur un ton accusateur. Il fait un drôle de bruit ; on dirait qu'il va se dégonfler.

— Pour commencer, je lui ai sauvé la vie, rétorquai-je. Hop là ! Courage, monsieur le duc, vous y êtes presque.

À nous deux, nous l'aidâmes à gravir les marches du perron.

— Ensuite, repris-je, je lui ai épargné d'être lapidé et lynché par une foule... avec l'aide inestimable de Germain.

Je lançai un regard vers ce dernier, qui me répondit par un sourire radieux.

Je m'apprêtais également à séquestrer le duc, mais je me gardai de le préciser. Je marquai une pause sur le seuil afin de reprendre mon souffle à mon tour, puis j'achevai :

— Et je crois bien que je vais devoir le sauver à nouveau. Avons-nous une chambre où l'allonger ? Celle de William, peut-être ?

— Will... commença le duc avant d'être interrompu par une toux spasmodique. Où... où...

— Ah, c'est vrai, j'avais oublié ! m'exclamai-je. William est votre neveu, n'est-ce pas ? Il est absent pour le moment.

J'adressai un regard de mise en garde à Mme Figg. Elle pinça les lèvres, mais se tut.

— Soufflez, monsieur le duc, insistai-je.

Une fois à l'intérieur, je constatai qu'un peu d'ordre était revenu. Les débris avaient été balayés en un joli tas près de la porte. Jenny Murray était assise à côté sur un pouf, retirant les pendeloques en cristal du lustre toujours intactes parmi les détritiques et les plaçant dans une coupe. En nous apercevant, elle la posa et se précipita vers moi.

— De quoi as-tu besoin, Claire ?

— D'eau bouillante, grognai-je en manœuvrant laborieusement le duc vers une bergère.

Bien que mince et ayant une ossature fine comme John, il pesait néanmoins son poids.

— Madame Figg, il nous faut des tasses, demandai-je. Jenny, ma sacoche de médecine. Ne perdez pas le rythme, monsieur le duc. Soufflez... deux... trois... quatre... Inspirez doucement. Laissez l'air venir. Il en entrera assez, je vous le promets.

Le visage de Hal était agité de tics et luisait de sueur. S'il parvenait encore à conserver son sang-froid, je voyais sa panique monter, creusant les lignes autour de ses yeux à mesure que ses voies aériennes s'obstruaient.

Je refoulai à mon tour une montée d'angoisse. Elle ne nous serait d'aucune utilité, ni à l'un ni à l'autre. Le fait était qu'il pouvait mourir. Il faisait une crise aiguë. Même en ayant accès à des injections d'éphédrine et aux installations d'un grand hôpital, il arrivait que des gens y succombent, par crise cardiaque due au stress, par manque d'oxygène ou simplement par suffocation.

Ses doigts étaient crispés sur ses genoux, sa culotte en moleskine froissée et tachée de transpiration. Les veines de son cou saillaient. Non sans mal, je parvins à détacher l'une de ses mains et la serrai dans la mienne. Je devais détourner son attention avant que la panique ne paralyse son cerveau.

— Regardez-moi, dis-je en approchant mon visage et en le fixant dans les yeux. Tout ira bien. Vous m'entendez ? Hochez la tête si vous m'entendez.

Il acquiesça brièvement. Il soufflait, mais trop vite. Je sentais à peine un filet d'air sur ma joue. Je pressai sa main.

— Plus lentement, dis-je en m'efforçant de conserver un ton calme. Respirez avec moi. Arrondissez les lèvres... soufflez...

Je marquai les temps jusqu'à quatre sur son genou de ma main libre, le plus lentement possible. Il fut à bout de souffle entre le deuxième et le troisième temps, mais continua à arrondir les lèvres, forçant.

— Lentement ! dis-je sèchement en le voyant ouvrir la bouche et haleter. Laissez l'air entrer naturellement. Un... deux... soufflez !

J'entendis Jenny redescendre l'escalier en courant avec ma sacoche. Mme Figg était partie comme une flèche vers la cuisine, où elle avait toujours une marmite d'eau bouillonnant sur le feu. Elle revint au pas de charge, trois doigts glissés dans les anses de tasses de thé et serrant contre sa poitrine une casserole d'eau chaude enveloppée dans une serviette.

— Trois... quatre... Jenny, de la grande uvette... Un... deux... soufflez... trois... quatre... Une bonne poignée dans chaque tasse... deux, oui, c'est ça... soufflez...

Je ne lâchais pas son regard, lui enjoignant mentalement de souffler. C'était tout ce qui maintenait ses voies aériennes ouvertes. S'il perdait le rythme et ne maintenait pas la pression de l'air dans ses bronches, celles-ci s'obstrueraient, puis... Je chassai cette pensée, serrant sa main le plus fort possible tout en donnant des instructions à droite et à gauche et en continuant de scander le rythme. De la grande uvette... qu'avais-je d'autre en stock ?

Pas grand-chose. De la spirée à trois feuilles, de la stramoine (beaucoup trop toxique et pas assez rapide)...

— Du nard indien, Jenny, dis-je subitement en pointant un doigt vers l'une des tasses. Il faut moudre la racine... Deux... trois... quatre.

Une généreuse poignée de brindilles d'uvette macérait déjà dans chaque tasse. Je lui en ferais boire dès que l'eau aurait

refroidi un peu, mais il fallait attendre une bonne demi-heure avant que l'infusion soit assez concentrée pour agir vraiment.

— D'autres tasses, s'il vous plaît, madame Figg. Inspirez, un... deux... c'est très bien.

La main dans la mienne était glissante de sueur, mais il me tenait avec toute sa force. Je sentis mes os craquer et remuai légèrement le poignet pour me soulager. Il s'en rendit compte et desserra sa prise. Je me penchai vers lui, prenant sa main entre les deux miennes et en profitant pour poser mon pouce sur son pouls.

— Tout ira bien, répétais-je. Je ne vous laisserai pas mourir.

Une vague lueur amusée passa dans ses yeux bleu acier, mais il n'avait pas assez de souffle ne serait-ce que pour envisager de répondre. Ses lèvres étaient encore bleutées et son teint blafard, en dépit de la température.

La première tasse d'uvette le soulagea brièvement. Toutefois, c'était surtout l'effet de la chaleur et de l'humidité plus que celui de la plante elle-même. L'uvette contenait de l'adrénaline et était le seul traitement efficace contre l'asthme que j'avais sous la main. Cependant, après dix minutes d'infusion, la tisane ne contenait pas assez de principe actif. Il se détendit néanmoins, ses doigts s'enroulèrent autour des miens et il répondit à ma pression.

Je souris malgré moi, reconnaissant un vrai combattant.

— Jenny, prépare trois autres tasses, demandai-je.

S'il les buvait lentement (il ne pouvait qu'avaler de toutes petites gorgées entre deux halètements) et continuellement, il aurait ingurgité suffisamment de stimulant lorsqu'il arriverait à la fin de la sixième tasse, la plus concentrée.

— Madame Figg, s'il vous plaît, faites bouillir trois poignées d'uvette et moitié moins de nard indien dans une pinte de café pendant un quart d'heure, puis laissez macérer.

Si le duc ne mourait pas, je tenais à garder une décoction concentrée d'éphédrine à portée de main. De toute évidence,

ce n'était pas sa première crise et, s'il y survivait, il en aurait d'autres. Très probablement bientôt.

Dans ma tête, j'avais passé en revue toutes sortes de diagnostics possibles. Maintenant que j'étais raisonnablement sûre qu'il n'allait pas nous claquer entre les doigts, je pouvais y réfléchir plus posément.

Ses traits fins dégoulinèrent de sueur. Dès son arrivée, je lui avais retiré sa veste, son gilet et sa cravate en cuir. Sa chemise adhérait à son torse ; les plis de sa culotte, à l'aine, étaient trempés. Cela n'avait rien d'étonnant, compte tenu de la chaleur, de ses efforts et de la tisane. La teinte bleutée de ses lèvres commençait à s'estomper et je ne remarquai aucun signe d'œdème sur son visage et ses mains... pas de distension des vaisseaux sanguins de son cou non plus, en dépit de ses efforts.

Je n'avais pas besoin d'un stéthoscope pour entendre les râles grésillants dans ses poumons, mais il ne présentait pas de gonflement thoracique. Son torse était aussi svelte que celui de John, peut-être un peu plus étroit à la poitrine. Ce n'était donc pas une obstruction pulmonaire chronique... et je ne pensais pas qu'il souffrait d'une insuffisance cardiaque congestive. Lorsque je l'avais rencontré, il avait un teint normal. À présent, son pouls battait rapidement mais régulièrement, sans à-coups ni arythmie...

Je me rendis soudain compte que Germain se tenait à mes côtés et observait le duc d'un air fasciné. Ce dernier s'était suffisamment remis pour lancer un regard interrogatif vers le garçon, sans toutefois être en mesure de parler.

— Mmm ? fis-je sans cesser de compter les temps.

— Je me disais, *grand-mère**... qu'on va sans doute se demander où est passé ce monsieur. Ne devrais-je pas porter un message à quelqu'un avant qu'on envoie des soldats à sa recherche ? Les porteurs parleront sûrement, non ?

— Ah, fis-je.

Il n'avait pas tort. Le général Clinton savait que Pardloe s'était trouvé en ma compagnie lorsqu'il avait été vu la dernière

fois. J'ignorais si le duc était en visite à Philadelphie ou si son régiment l'accompagnait. Le cas échéant, on devait déjà être en train de le chercher ; un officier ne pouvait quitter son poste trop longtemps sans qu'on s'en aperçoive.

Toujours aussi perspicace, Germain avait raison au sujet des porteurs. Leurs numéros signifiaient qu'ils étaient inscrits à l'agence centrale de porteurs de chaises de Philadelphie. Il ne faudrait pas longtemps aux hommes du général pour localiser Numéro trente-neuf et Numéro quarante, et apprendre où ils avaient conduit le duc de Pardloe.

Jenny, qui s'occupait des tasses, s'approcha avec une nouvelle infusion et s'agenouilla devant Pardloe. Elle me fit signe qu'elle se chargerait de compter les temps de respiration pendant que je discutais avec Germain.

J'entraînai le garçon vers le porche et lui expliquai :

— Il a demandé aux porteurs de m'emmener au King's Arms. Je l'ai rencontré dans le bureau du général dans le...

— Je sais où c'est, *grand-mère**.

— Je n'en doute pas. Tu as une petite idée derrière la tête, n'est-ce pas ?

— Eh bien, je pensais...

Il lança un regard vers l'intérieur de la maison, puis se tourna à nouveau vers moi, l'air concentré.

— Combien de temps comptez-vous le garder prisonnier, *grand-mère** ?

Je ne fus pas surprise qu'il ait deviné mes motifs. Il avait dû entendre Mme Figg faire un compte rendu des réjouissances de la matinée, et connaissant Jamie comme il le connaissait, il en avait sans doute déduit beaucoup plus. Je me demandai s'il avait vu William. Si c'était le cas, il savait probablement tout. Dans le cas contraire, il n'était pas nécessaire de lui révéler ce point de détail pour le moment.

— Jusqu'à ce que ton grand-père revienne, répondis-je. Ou lord John.



Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
le 7 août 2016.

Dépôt légal août 2016.
EAN 9782290099742
OTP L21EDDN000621N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion